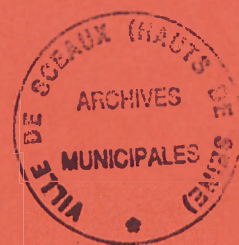


I.S.S.N. 0758 - 8151

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

société d'Histoire locale



nouvelle série n: 8 1991

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Nouvelle série n°8 - 1991

SOMMAIRE



TRAVAUX et RECHERCHES

Maisons d'architectes à Sceaux :

Guimard	Jacqueline RAMBAUD	p. 3
Mallet-Stevens	Claude BUNOT-KLEIN	p. 6
Lurçat	Micheline HENRY	p. 8

VISITES

Madame de Chateaubriand	Micheline HENRY	p. 16
Jardins en Ile de France, dessins d'Oudry à Carmontelle	Micheline HENRY	p. 20
Les Hauts de Seine en 1900 : photographies d'Eugène Atget	Jacqueline COMBARNOUS	p. 24

EXPOSITION

Le salon imaginaire de César Franck	Annick BOURDILLAT	p. 29
-------------------------------------	-------------------	-------

CONFERENCE

Promenade dans le temps au Domaine de Sceaux	Micheline HENRY	p. 44
--	-----------------	-------

VIE DE L'ASSOCIATION

Assemblée générale du 9 mars 1991		
Rapport d'activités	Françoise PETIT	p. 61
In memoriam		p. 67

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice de publication : *Françoise Petit assistée de Jacqueline Combarnous*

Composition : *Pascale Maesele, Bibliothèque Municipale de Sceaux*

Mise en page et impression : *Gilbert Andriamahaleo*
M.J.C. Sceaux

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**
Bibliothèque Municipale
7 rue Honoré de Balzac
92330 SCEAUX
tel : 46.61.66.10

Le Bulletin est servi à tous les adhérents
cotisation : 80 F individuelle
120 F par couple

AMIS DE SCEAUX :

Membres d'honneur : *Renée Lemaître, Erwin Guldner*

Membres du bureau :

Présidente : *Françoise Petit*

Vice-Présidents : *Bruno Philippe et Jacqueline Rambaud*

Secrétaire générale : *Thérèse Pila*

Secrétaire générale adjointe : *Micheline Henry*

Trésorière : *Jacqueline Combarnous*

Membres du Conseil d'Administration : *Jeannette Beaugrand, Annick Bourdillat, Claude Bunot-Klein, Jean Chevrier, Marie-Thérèse de Crécy, Simone Flahaut, Martine Grigaut, Henri Joncour, Geneviève Lacour, Philippe Laurent, Madeleine Loubaton, Sylvie Osorio-Robin, Jane Quentin, Geneviève Rocquemont, Jacques Steverlynck, Geneviève Streit*

MAISONS D'ARCHITECTES A SCEAUX

Cette étude est l'aboutissement d'un projet esquissé à la fois par Madame Saunois, alors Maire-adjoint chargé des Affaires Culturelles et par certains membres de notre Association.

Il nous paraissait intéressant d'attirer l'attention sur les maisons réalisées à Sceaux par des architectes connus : il s'agit bien de notre patrimoine.

Notre Société n'a pas pour vocation de conduire une étude d'histoire de l'art mais elle s'est attachée à replacer les architectes cités dans le contexte de leur époque.

Guimard, Mallet-Stevens, Lurçat apparaissent dans cette première livraison.

D'autres : Abraham, Baltard, Colboc ... feront l'objet d'études ultérieures.

HECTOR GUIMARD, 1868 - 1942

Né à Lyon, il vient faire ses études d'architecture à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts qu'il quitte à 22 ans, avant, semble-t-il, d'avoir emporté le diplôme. Il surgit à une époque où les artistes, las du néo-classicisme qui s'était développé avec l'urbanisme d'Hausmann, sont tentés par une autre forme d'art et où les impressionnistes commencent à remplacer les vieilles barbes du salon. Il peut rencontrer Signac, Seurat, Degas ou Rodin.

Ses études terminées, il entreprend des voyages d'études à Londres et à Bruxelles. A Londres, le goût des londoniens est encore marqué par le "Victorianisme" et les jeunes architectes Townsend, Voysey, Mac Laren doivent se montrer prudents. A Bruxelles, au contraire, benjamine des capitales européennes qui a moins d'un demi-siècle, Horta, Hanka peuvent donner libre cours à leur imagination et être à l'origine de l'art nouveau.

Rentré à Paris, Guimard se voit confier ses premiers chantiers. Son souci principal est de faire des façades dont l'ornementation tient le rôle principal. Il veut "rattraper aux bons endroits, par des refoulements plus ou moins copieux, la matière qui s'évanouit trop vite et donner des ensembles d'un pittoresque achevé".

La première chance de Guimard lui est donnée par une commande faite en 1894 par Mme Veuve Fournier, propriétaire d'un terrain rue La Fontaine à Auteuil, quartier privilégié de l'architecte, dans lequel une fraction importante de la bonne bourgeoisie parisienne avait, depuis 1860, remplacé peu à peu l'ancienne population rurale. Le Castel Béranger remportait en 1899 le prix du concours du Figaro décerné à la meilleure façade conçue cette année-là à Paris.

La deuxième grande chance de Guimard lui est fournie par l'exposition de 1900 qui oblige les pouvoirs publics à organiser un réseau de transports souterrains permettant aux visiteurs de se déplacer à travers la capitale. En 1898, Fulgence Bienvenue est chargé du chantier et les 70 kms de construction devront être terminés dans les deux années à venir. Mais comment allait-on aménager les entrées à ces galeries souterraines ? Fallait-il les faire les plus discrètes possible avec des grilles de caractère industriel, ou bien des monuments fastueux signalés par des colonnes taillées à l'antique, en bronze, granit ou onyx ? Finalement ce fut Guimard qui obtint gain de cause. Il choisit la fonte qui se prête aux courbes, qui n'admet ni les arêtes ni les formes trop sèches. Chaque station est personnalisée, ici ornée de mascarons, là de montants constitués de lignes nervurées ; elles sont éclairées par une lampe dissimulée dans une large corolle qui fait penser à un oeil clignotant dans ses paupières.

Les grilles de Guimard faillirent toutes disparaître au début de la seconde guerre mondiale par arrêté du Préfet. Mais un grand collectionneur en installa une dans son parc et le Musée d'art moderne de New York s'empressa d'acquérir la station Bastille. Ainsi fut sauvé ce qui pouvait l'être.

La première guerre mondiale a pratiquement mis fin à la carrière de Guimard ; de 1921 à 1928, il reçoit encore quelques commandes, mais la critique se déchaîne contre le Modern Style, le vermicelle en délire, les immeubles couverts de pâtisseries et rehaussés de mascarons en céramique, contre les premières stations de métro. L'aventure Guimard a duré 15 ans, un peu plus que celle de l'Art nouveau.

Le Chalet blanc, 2 rue du Lycée, fut construit en 1908 par Guimard pour sa tante.

Il se distingue des autres constructions de Guimard d'abord par sa situation. Placé en épi entre deux rues, c'est une habitation relativement petite qui ressemble plus à une villa du bord de la mer qu'à une maison de ville. Il est vrai qu'à cette époque Sceaux avait encore beaucoup de terrains libres et un aspect champêtre qu'elle a perdu. La maison est faite de meulière et de brique comme la plupart des maisons du voisinage, mais elle se distingue par une utilisation très importante du bois laqué qui en fait tout le charme. D'abord la longue palissade se terminant en pointe et dont la monotonie est rompue par des arcs de cercle disposés à intervalles réguliers. Les portes, en particulier la porte d'entrée donnant sur la véranda est d'une élégance remarquable. Le balcon principal offre la forme d'un panier et constitue un des plus beaux ornements de cette partie de la rue du Lycée. Les autres fenêtres sont soutenues par des consoles en bois taillées, minces comme des copeaux. Les grilles des fenêtres sont elles-mêmes terminées par des motifs sculptés. Enfin, il faut remarquer que toutes les lignes droites, indispensables, sont rompues par des lignes courbes, des arcs de cercle etc ...



Le Chalet blanc, côté rue Lakanal - coll. Amis de Sceaux

Guimard affirme là, peut-être pour la première fois, son ambition d'échapper complètement à toute décoration empruntée directement à l'art floral, et d'obtenir ses effets par l'utilisation de la ligne ou des combinaisons de lignes.

Jacqueline RAMBAUD

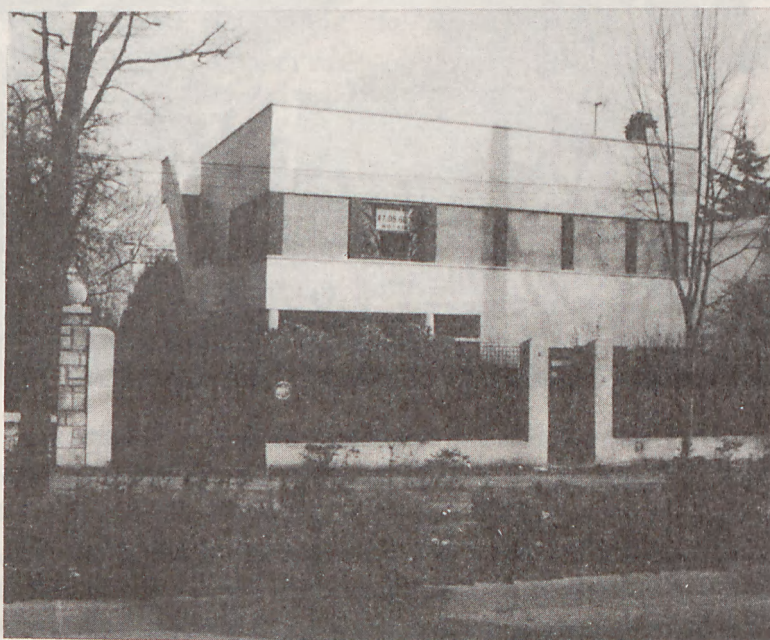
ROB MALLET-STEVENS

Formé à l'Ecole Spéciale d'Architecture à Paris, Rob Mallet-Stevens (Paris 1886-1945) est l'un des grands noms de l'architecture française moderne.

Représentatif du mouvement rationaliste des années 1920-1930, il s'affiche international contre les régionalistes, donc uniformisateur ; mais de plus, artiste complet, il est à la fois architecte d'intérieur et d'extérieur, créateur de mobilier, d'objets d'art et de décors de cinéma.

En matière d'urbanisme, il rejette gigantisme et table rase prônés par ses contemporains (cf. Le Corbusier pour qui "la maison est une machine à habiter"), pour favoriser l'échelle urbaine, traiter également les espaces intérieurs et extérieurs. Sa rue Mallet-Stevens et ses villas respectent le parcellaire ancestral, les règles d'alignement de la construction urbaine, tout en faisant preuve d'un réel renouvellement de la création artistique. Mallet-Stevens cherche non la bataille mais une synthèse entre ce qui existe et ses propositions.

Sa recherche de fonctionnalité, de graphisme (découpage en rectangles, jeu des horizontales et des verticales), d'ouverture vers la nature (vastes baies, terrasses), de volume intérieur éclaté en espaces articulés, se reconnaît dans la maison bourgeoise qu'il construisit en 1932 au n°5 de l'avenue Le Nôtre à Sceaux.



Maison Mallet-Stevens - Coll. Amis de Sceaux

"Je préfère unifier l'aspect de la façade estimant que les volumes comptent plus que les détails constructifs" (Architecture d'aujourd'hui - Mallet-Stevens - 1930), cette déclaration pourrait servir de descriptif à cette maison construite en béton armé et briques creuses ; seul un escalier extérieur, menant à une terrasse formant un toit, se détache de ce cube lisse, en partie monté sur pilotis ; et une longue rangée de fenêtres métalliques à guillotine interrompt cette rectitude.

Une partie du rez-de-chaussée est réservée aux caves et à la buanderie ; seules à l'étage se trouvent les pièces d'habitation : une vaste salle dont les volumes au sol et aux murs remplacent pratiquement tout meuble ajouté ; l'escalier venant du jardin, y débouche directement et, lui faisant suite, les portes de deux chambres, salle de bain et cuisine se découpent sur un des murs de la grande salle, les trois autres étant presque une continuité de fenêtres. Cette salle est ainsi très largement éclairée.

Cette architecture de Mallet-Stevens, bien que dépouillée et linéaire, suivant les théories rationalistes, réintègre l'harmonie, l'esthétique dans le fonctionnel ; elle se transforme en sculpture.

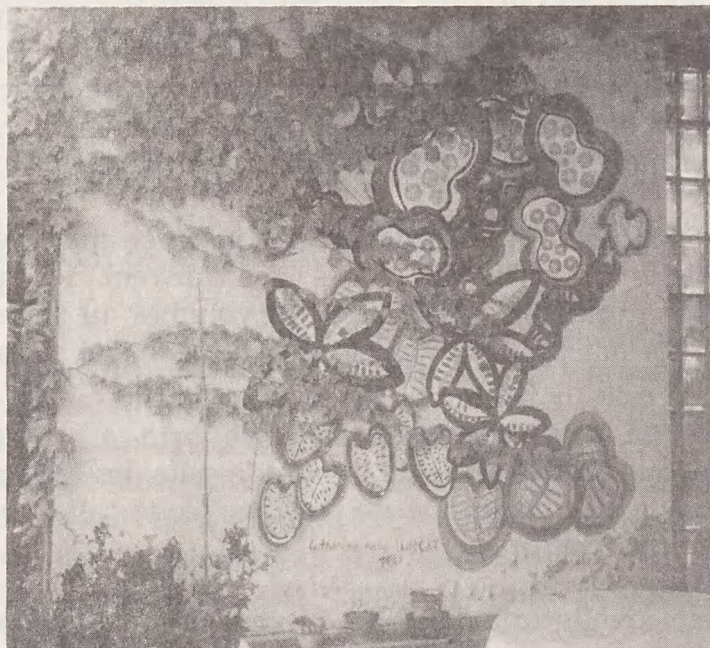
Et c'est cette oeuvre originale qui a inspiré nombre d'architectes étrangers, alors qu'elle était presque oubliée en France, en France où on lui reprochait d'être resté fidèle à l'Art Déco, alors que l'architecture contemporaine se voulait sociale.

Mallet-Stevens, il est vrai, travaillait non pour le plus grand nombre, mais pour sa clientèle le plus souvent riche. Et cependant, cette architecture pour commanditaires est paradoxalement moins ostentatoire que les "cités" construites pour les moins riches par ses concurrents ; l'architecture de Mallet-Stevens n'impose aucun dictat, ne prétend rien réformer ; elle tend à un mieux vivre dans la liberté et l'harmonie des formes.

Claude BUNOT-KLEIN



Entretien avec Catherine LURCAT
à propos de son père André LURCAT,
architecte Scéen



Mosaïque de Catherine Lurcat, ornant l'intérieur de sa maison - coll. M. Henry

André LURCAT naît à Bruyères dans les Vosges en 1894 dans un milieu de fonctionnaires, consciencieux et rudes, où on ne plaisante pas avec le travail et la probité.

Son père, facteur, fait sa carrière dans les P. et T. ; il la terminera en qualité d'inspecteur. Sa mère, elle, est habile en tapisserie ou canevas. André, et son frère Jean, qui deviendra le grand rénovateur de la tapisserie française, baignent dans un climat, sinon artistique, du moins où l'art est très apprécié. Monsieur et Madame Léon Lurcat sont très liés avec le Conservateur du Musée d'Epinal et les frères Lurcat se promènent souvent dans les réserves. Ils y découvrent d'ailleurs une toile poussiéreuse et jugée sans intérêt, qui n'est autre que le tableau de de La Tour "Job raillé par sa femme" aujourd'hui oeuvre maîtresse du Musée !

En 1911, André entre à l'Ecole municipale des Beaux Arts de Nancy. Sous la férule de Jean Prouvé, maître du non conformisme, il est sensible à l'antitraditionnalisme notoire qui s'y développe et cette tendance explique peut-être son refus de l'enseignement académique.

En 1912, il est admis à l'Ecole Nationale supérieure des Beaux Arts de Paris où il va préparer son diplôme. Tout de suite il se montre récalcitrant au côté conventionnel de l'enseignement. Il découvre, par des revues, un hollandais, pionnier de l'architecture moderne : Van de Velde, et l'autrichien Hoffmann. Il est intéressé par leurs travaux.

On est en plein XIXème siècle. L'art de bâtir subit le contre coup de l'absence d'équilibre social. Le machinisme transforme toutes les règles établies. C'est alors que la guerre de 1914 éclate, et le régime de la construction, déjà précaire, s'aggrave.

De 1914 à 1918, André Lurçat va faire la guerre. Maréchal des logis dans les tranchées, et à partir de 1917, observateur en ballon, il se distingue et reçoit la médaille militaire.

En 1922/23, les architectes se retrouvent à Athènes où ils établissent une charte de l'architecture moderne ; ils prennent en compte l'évolution des matériaux : le béton armé a acquis ses lettres de noblesses avec Hennebique ; le fer avec Eiffel et Frantz Jourdain (la Samaritaine) est désormais admis en architecture. Les participants à la charte mettent l'accent sur le côté plus dépouillé, plus solide qu'entraîne l'apparition de ces nouveaux matériaux.

Ils soulignent aussi un autre phénomène capital : le dépeuplement des campagnes au profit des villes qui se gonflent démesurément, phénomène expliqué par la facilité des moyens de transport. Avec cet afflux de population urbaine se fait jour un besoin de logement social, fonctionnel, répondant à un désir de confort, inexistant jusque là pour la masse.

En 1914, les soldats étaient partis, confiants, la fleur au fusil, en 18, ils reviennent, pacifistes et avides de confort. Un grand mouvement se dessine, qui a pour base la culture américaine ; aux Etats Unis F.L. Wright est confronté aux mêmes préoccupations.

André Lurçat s'intéresse aux recherches d'expressions nouvelles, en composition, ou en volume de Peter Behrens Poelzig, Max Berg. Il se pose la question de la poursuite de l'architecture selon des formules éprouvées ou de la séparation du Modern style avec Adolf Loos, Mallet-Stevens, Le Corbusier ... Les architectes ont à répondre à des besoins nouveaux auxquels les techniques nouvelles fournissent des solutions neuves.

En 1922, ils se réunissent à Vienne et posent là les jalons de leur architecture. Dans la charte d'Athènes ils avaient déjà défini la marche à suivre et annoncé leur souci de distribution des lieux dans un espace unique.

En 1925, Lurçat est très ami avec Moussinac, qui est le rénovateur des Arts Décoratifs de Paris et en même temps un extraordinaire homme de théâtre et homme de lettres. C'est lui qui créera l'IDHEC à la Libération. A l'Exposition internationale des Arts Décoratifs, il est membre du jury pour l'Autriche.

En 1928, les idées qui avaient germé dans la Charte d'Athènes et s'étaient vues confirmées à Vienne, font leur chemin, mais il n'y a pas à proprement parler d'effort coordonné des jeunes architectes. Lurçat voyage en Italie, en Autriche où il rencontre Hoffmann et un architecte décorateur qui travaillera en Suède : Joseph Franck. En 1926, il est invité en Allemagne à l'Inauguration du Bauhaus de Dessau. On a souvent dit qu'il avait été influencé par ce mouvement, en fait Lurçat a des idées très personnelles et il s'y tient, mais il partage avec Gropius, Mies Van Der Rohe, Kandinsky, les frères Taut, et J.P.P. Oud, qui reconstruit Rotterdam les mêmes aspirations. Avec Le Corbusier qu'il considérait comme un idéaliste un peu utopiste, et Robert Mallet-Stevens, il est jugé comme un des représentants les plus typiques du "Style International" - en fait ce style ne se définit pas comme une école aux principes stricts - on pourrait plutôt parler de recherche individuelle à accent national : chaque nation a son climat, sa culture, ses traditions. Lurçat est un de ceux qui attachent le plus d'importance aux données géographiques et humaines.

Lurçat, répudiant l'enseignement des Beaux Arts, opte pour les solutions résolument modernes. Il souhaite faire éclater la nouveauté radicale de l'architecture que l'évolution technique et sociale appelle. Avec ses amis architectes, ils aboutissent en 1928 à une prise de conscience du cheminement de leurs idées connu sous le nom du "Manifeste de la Sarraz".

A partir de 1924/26, Lurçat construit en innovant. Il dévoile déjà son goût pour les murs nus, la "véracité" constructive obtenue par le jeu des éléments "architectoniques" comme il le dit lui-même - dans les maisons d'artistes de la Villa Seurat, rue de la Tombe Issoire, réalisées pour son frère Jean, pour Grommaire et Huggler ... ; dans une maison rue Fortin à Bagneux (pour l'oncle Gilles ! Lurçat oeuvre beaucoup pour la famille !) il lance les loggias et modifie dans la composition de la façade le jeu des rapports des pleins et des

ouvertures ; en 1927 il imagine pour le riche Guggenbuhl une originale demeure rue Nansouty dans le XIV^e ; en 1929 l'Hôtel Nord Sud à Calvi, en 1931, les Villas Starkmann et Hefferlin à Ville d'Avray, avec leurs apparitions de parties vitrées et de parties pleines. Dans toutes ces réalisations, il a le souci de lier les espaces extérieurs et intérieurs - il essaye d'animer les façades en associant les formes rectilignes et les formes courbes, en jouant sur les auvents, les balcons en surplomb, avec des angles adoucis pour faire glisser la lumière. Lurçat, grand admirateur de la Grèce archaïque, est très préoccupé par le problème de la lumière ; il ne manque jamais de rapporter de ses voyages, d'Italie en particulier, de prodigieuses photos où la lumière joue un rôle constructif.

Lié au maire communiste de Villejuif, Paul Vaillant-Couturier, il est appelé à construire de 1931 à 1933 le groupe scolaire de cette commune, qu'ils appellent Groupe Karl Marx. Il se montre là particulièrement soucieux de bâtir un établissement adapté aux enfants de milieu populaire. Il y prévoit un solarium, un terrain de jeux, une salle de dessin, une salle de science. Il travaille la façade en bandes, en jouant sur la transparence et fait appel à son frère Jean pour les peintures murales et à Henri Laurens pour créer un haut relief en aluminium.

En 1933/34, il crée l'Atelier Indépendant des Jeunes Architectes de la rue Daguerre, avec Hennebique. Il y a pour élèves Jacques Woog de Châtenay qui sera guillotiné comme résistant, Pierre Havard, Chazenof, Rino Mandellini qui deviendra décorateur de cinéma, l'architecte Garaudet ...

De 1934 à 1937, Lurçat va s'établir en URSS ; il rencontre Vesnine, Novinski, Markhelins. Il est professeur à l'institut d'Architecture de Moscou. Il se voit confier le projet d'un hôpital transformé en architecture stalinienne. C'est l'époque où les écoles se construisent, où le pays entier se construit. Il est architecte en chef pour les constructions d'éducation médicale au Ministère de la Santé publique. Il a l'impression de contribuer à l'élaboration d'un pays auquel il est attaché. Il est hébergé avec sa famille à la Maison-des-Journalistes dans une certaine promiscuité. Madame Lurçat et ses enfants seront bientôt logés dans une isba un peu plus confortable à trente kilomètres de Moscou. La jeune Catherine fait des fugues et c'est ainsi qu'elle se retrouve un jour autour d'une tasse de thé chez le poète Pasternak ... Il y a l'enthousiasme en URSS mais c'est aussi une époque de terreur ... Kirov vient d'être assassiné. L'armée rouge est décapitée ...

En 1937 Lurçat rentre à Paris - En 1939 il est nommé professeur à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts décoratifs de Paris, pour lesquels, nous l'avons vu, il avait de l'attrance depuis son enfance.

En 1937 il commence à écrire ses "Lois d'Harmonie de l'Architecture".

La période 1938 - 1944 est pauvre sur le plan construction et pour cause ! Lurçat l'emploie à la décoration et à l'aménagement.

En 1941 il participe à la Résistance. A la Libération il sera chargé d'installer le ministère des Beaux Arts dans les locaux du journal "Terre française" dirigé par Leroy-Ladurie, rue Saint Dominique.

En 1942, il est le Chef du Front National des Architectes Résistants.

En 1943/44, il a peur d'être déporté en qualité de résistant. Le film "la septième Croix" évoque ces événements. Il a entendu parler de Dachau par les intellectuels et les antifascistes allemands ... Il est arrêté par la police française de Pétain et incarcéré. Madame Lurçat prend contact avec un haut magistrat qui lui fournit un avocat commis d'office par la Résistance. Lurçat se montre résolu et dicte à son avocat son système de défense. Son dossier est bloqué au niveau de la police française et ne sera pas transmis à la Gestapo. La lucidité du couple Lurçat et ses appuis dans le milieu de la Résistance le sauveront. Un non-lieu est prononcé en décembre. Il va au Camp des Tourelles ; en mars il est libéré. Il profite de ce temps d'incarcération pour terminer ses cinq tomes d'architecture qui seront publiés en 1951 et passent pour être un texte de référence.

Après la guerre en 1945, il va jouer un rôle éminent dans le plan de l'élaboration de la reconstruction des villes auprès de Jean Monnet. Il se voit chargé du grand chantier de reconstruction de Maubeuge. Il veut y mettre en pratique les théories du Front National des Jeunes Architectes, mais il se heurte au maire, aux architectes locaux attachés à l'architecture traditionnelle. Il doit lutter contre l'obscurantisme, la bureaucratie, le manque de crédits. Il donne là sa pleine mesure. Il organise des réunions avec les habitants, il tient compte du site, de l'orientation, des besoins sociaux et économiques de la ville, des nécessités de la circulation, du respect des espaces verts ... enfin, il sauve la Forteresse de Vauban !

Ce chantier de Maubeuge est très représentatif de l'orientation que Lurçat s'était fixée depuis le début de sa carrière : offrir un urbanisme rationnel mais très largement humain ; ne pas séparer les problèmes d'urbanisme de ceux de l'architecture.

Autour des années 1945, il affirme son activité d'architecte-urbaniste dans de nombreuses réalisations. Il va construire des immeubles à Nancy, au Blanc-Mesnil en particulier la Mairie où il garde le souci de la beauté du volume intérieur, édifier le sanatorium de Lay St Christophe, diriger les chantiers de St Denis dont il est l'architecte en chef depuis 1944, avec son Palais des Sports aux hautes baies de brique de verre. Il se préoccupe toujours de l'environnement et cherche à apporter à chaque programme une réponse particulière. Il continue à évoluer. Il se situe toujours comme moderne mais considère que le fonctionnalisme n'est qu'un épisode de l'histoire de l'architecture et doit tenir compte de la production architecturale dans la tradition française, comme les architectes anglais et hollandais le font dans leur propre pays. Il aime l'architecture rurale parce qu'elle est fonctionnelle, et conçue par des charpentiers en fonction des aspirations et des besoins des habitants.



Maison d'André Lurçat, côté parc de Sceaux - coll. M. Henry

En 1947 il acquiert des terrains en bordure du parc de Sceaux, sur la voie des Glaises (aujourd'hui rue Paul Couderc) qui était alors un lieu dédaigné par les riverains du Parc côté château. Il y construit trois maisons : Maison Leduc - Maison Michaut et la sienne où il mourra en 1970. Tenant compte du terrain d'assise, il prévoit l'entrée à mi-hauteur, et un palier intermédiaire. Il imagine deux volées droites d'escalier, ascendante et descendante pour engendrer la distribution intérieure. Cette disposition utilitaire assurera un rôle ordonnateur dans l'esthétique intérieure de la maison. Il prévoit l'aménagement des pièces. Il souligne l'encadrement en saillie des fenêtres dans le but de faire intervenir la modulation de la lumière par l'ombre projetée. Il assure à la maison la note confortable et sympathique par une belle terrasse ouvrant sur le Parc.

De 1945 à 1970 il continue à construire des maisons individuelles mais il est de plus en plus persuadé que le bonheur de chaque individu est lié au sort de ses semblables et qu'en conséquence les oeuvres d'architecture doivent être érigées principalement au service de la collectivité. Il multiplie les logements HLM, Coop, Ecoles, crèches, dispensaires, centres hospitaliers, édifices monumentaux. Partout il fait preuve d'une grande intégrité dans l'aveu des formes.

Lurçat a toujours été convaincu que l'architecte serait jugé selon le degré d'efficacité obtenu dans la réponse aux multiples problèmes qui lui étaient posés, techniques, fonctionnels, esthétiques.

Vingt ans bientôt après sa disparition, nous portons aujourd'hui un jugement sur l'artiste et le rôle qu'il a joué dans la création et l'évolution de l'architecture contemporaine. André Lurçat qui a oeuvré à Sceaux au même titre qu' Hector Guimard, Baltard, Mallet-Stevens, nous apparait comme un grand architecte, pédagogue et théoricien. Sa probité et son souci permanent de renouvellement orienté vers une recherche toujours plus poussée de dépouillement éclatent dans l'étude de ses oeuvres. Mais nous sommes surtout reconnaissants à sa fille, Madame Catherine Lurçat, elle-même artiste, peintre, mosaïste, de nous avoir dévoilé la personnalité attachante de son père et de nous avoir permis, à travers cet entretien de découvrir un peu l'homme, modeste, courageux, "bourru-tendre" et dont les qualités conjuguées d'opiniâtreté et de finesse ont rendu la carrière efficace - mais surtout l'homme de grande culture, ouvert à la littérature, au théâtre, au cinéma, à la musique - touchant dans son désir de voir offrir au plus grand nombre des productions de qualité. C'est cet André Lurçat que nous avons eu plaisir à voir vivre à travers les

propos de sa fille ; l'ami de la grande marchande de tableaux Jeanne Bucher qui a lancé Nicolas de Staël et Veira Da Silva, le familier des Pitoëïeff, de Copeau, d'Antoine ; le soutien du théâtre Octobre près de Bussières, Gérard Blain, Jean-Louis Barrault, Desnos qui parrainaient alors un jeune garçon farouche et tendre : Mouloudji ; l'homme qui se réjouissait d'applaudir les pièces de Cocteau, dans les décors de Picasso, le cinéphile qui appréciait René Clair et Renoir dans " La grande illusion" ou " La Règle du Jeu", l'amateur des ballets de Diaghilev, le mélomane qui savourait les poèmes de Prévert chantés par Gréco, les musiques de Cosma, de Satie, de Poulenc et d'Honneger ... Le compagnon de Zadkine, Léger, Braque, Marcoussis ... Cet homme dont l'éclectisme savait interpréter la formidable révolution qui s'opérait dans tous les domaines artistiques, au moment même où elle se jouait ; comment les scéens ne pourraient-ils pas s'enorgueillir de son appartenance à leur ville ?

Micheline HENRY
mars 1989

VISITES

DECOUVERTES DE L'ANNEE 1990

Madame de Chateaubriand

Jardins en Ile de France, dessins d'Oudry à Carmontelle

Les Amis de Sceaux, par vocation, sont attentifs aux évènements historiques, littéraires, artistiques qui touchent à leur commune. Or cette année 1990, ponctuée par deux expositions riches et originales, l'une à la Vallée aux Loups, l'autre offerte par le Musée de l'Ile de France, nous fournit l'occasion de deux découvertes.

La première est d'ordre littéraire. Un personnage resté dans l'ombre de son grand homme, Madame de Chateaubriand, vient de reprendre vie grâce à la réédition de ses Cahiers mis en valeur par le directeur même de la maison de Chateaubriand : Monsieur J.P. Clément et nous avons envie de mieux la connaître. Une exposition vivante, pleine de documents, présentée dans le cadre charmeur de cette maison que nous aimons, vient illustrer magistralement cette nouvelle connaissance et répond à notre attente.

La seconde est d'ordre esthétique : elle concerne la présentation inédite du Transparent de Louis Carrogis dit Carmontelle, clou d'une très poétique exposition consacrée aux "Jardins en Ile de France, dessins d'Oudry à Carmontelle".

Céleste Buisson de la Vigne cache dans un corps malingre et distingué un esprit fulgurant. Ni l'héliogravure de 1812 ni le portrait de Mademoiselle Lorimier exécuté en 1840 ne nous permettent vraiment d'imaginer la personnalité de cette petite bretonne qui tient peut-être de ses ancêtres corsaires une énergie farouche. Elle se retrouve pourtant femme du Chevalier de Combourg après un mariage au parfum de clandestinité ; soutenue par sa belle soeur Lucile à laquelle une solide amitié la lie, elle s'abrite avec Mr de Chateaubriand, son époux, au Manoir des Chesnes en Paramé.



Portrait de Mme de Chateaubriand par Melle Lorimier - 1840 - cl. P. Lemaître

Commence là une vie quelque peu agitée que la Vicomtesse de Chateaubriand consignera avec un talent d'écriture notoire dans des cahiers qui nous permettent aujourd'hui de déceler ses défauts et ses qualités. Le trait qui ressort de cette étude est un grand sens de l'humour. Céleste va organiser pour son mari un cadre de vie plaisant : "Avec ma vanité, mon avarice et mon industrie combinées, je parviendrai à vous faire deux ou trois petits retranchements ..." Quand ils s'installent Rue du Bac : "Il nous faut, dira-t-elle, un rez-de-chaussée pour Monsieur de Chateaubriand, et un jardin pour trois douzaines d'oiseaux qui chantent sous ma fenêtre, dans une volière, comme on dit modèle, où ils vivent heureux à l'abri des chats et de la politique". Lorsqu'elle parle de son chien Homère passé par la fenêtre lors de leur installation à la Vallée aux Loups, elle le dit "victime immolée au ressentiment de Bonaparte"... tandis qu'elle vante les qualités de son cuisinier "pas plus ivre que de coutume". Elle adopte le chat du pape Léon XII, pendant son voyage à Rome pour lui redonner un peu de vigueur "car on ne connaît pas de mets plus recherché au Vatican que la morue et les haricots" ! Autant de mots d'esprit qui la rendent proche et sympathique.

Femme d'esprit certainement, femme de coeur aussi : témoin cette fondation de l'Infirmerie Marie-Thérèse réservée aux ecclésiastiques et aux femmes de condition ruinées par la Révolution qu'elle tient à replonger dans un cadre raffiné décoré par Mignard et Madame Vigée-Lebrun, sous les yeux de Sainte Thérèse d'Avila peinte par Gérard, établissement que la Duchesse de Berry et la Duchesse d'Angoulême viennent honorer de leur présence.



Maison de Chateaubriand, avenue Denfert-Rochereau, gravure de Champin - cl. Carnavalet contiguë à l'Infirmerie Marie-Thérèse

Femme de goût dans le soin apporté à embellir la modeste demeure acquise à Châtenay et la compétence appliquée dans l'arrangement du parc dont elle se sent vraiment "co-fondatrice" avec Monsieur de Chateaubriand.

Fidèle en amitié telle qu'elle apparaît dans la correspondance amusante et triste échangée avec Joubert, dans la douce fréquentation du château de Champlatreux chez Mathieu Molé, dans les échanges confiants avec le précieux conseiller Baron Hyde de Neuville, ou Clausel de Coussergues, dans les confidences de voyage à Genève, à Coppet, à la Grande Chartreuse, à Venise, ébauchées avec Ballanche.

Inquiète et tendre quand elle tremble d'avoir égaré la brochure compromettante de Chateaubriand : "De Buonaparte et des Bourbons".

Intéressée à la carrière politique et littéraire de son mari dont elle tient à donner une image flatteuse alors qu'elle étouffe sa profonde amertume dans la disgrâce. Tour à tour virulente pour l'opportuniste Talleyrand ou le "régicide" Fouché, moqueuse pour le "Caméléon" Baron Pasquier, indulgente pour Bertin l'Ainé entré dans le juste milieu par dépit, impitoyable pour Decazes jugé responsable du goût pour le despotisme des royalistes, fine quand elle débusque en Martignac le rusé gascon, sévère envers l'entêté Polignac, intransigeante vis à vis de Chantelauze, "le plus irreligieux des êtres".

Tolérante ? diplomate ? comment juger son attitude lorsqu'elle semble se prêter à l'ambiguïté des liaisons de Monsieur de Chateaubriand dévoré par ses "Madames" ?

Discrète et pudique à l'extrême quant à ses propres états d'âme, cette Céleste-là a conquis notre sympathie et on ne s'étonne pas qu'à sa mort, l'homme de lettres et l'homme d'état, égoïste et brillant soit "resté garçon !".

*



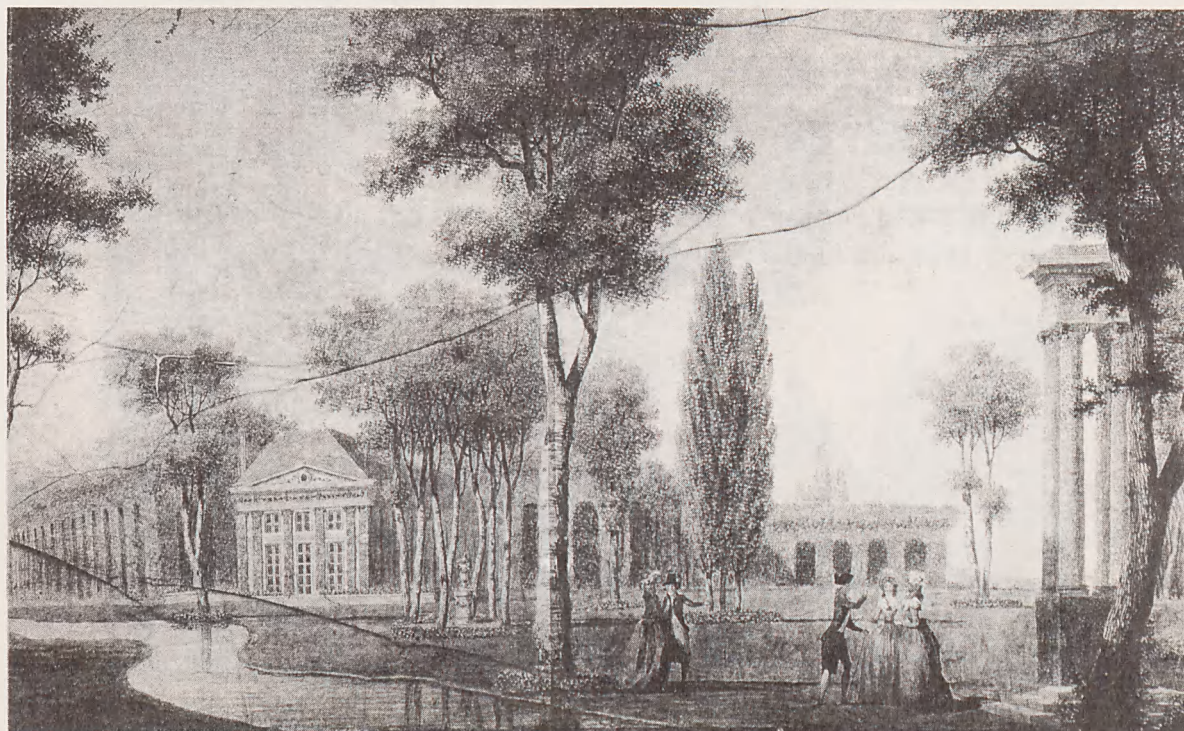
Venons-en à notre seconde découverte.

Quel cadre plus prestigieux et mieux adapté que l'Orangerie du Château de Sceaux imaginer pour une exposition qui a pour thème les jardins ?

Les jardins, prolongements des habitations, illustrations en perpétuel devenir du mouvement cyclique des saisons, traduisent selon les époques et les pays la personnalité de leurs propriétaires. Jardins alignés au bord du Nil par les Egyptiens de la Haute Antiquité, jardins suspendus des Babyloniens en Mésopotamie, lignes géométriques des traditions arabes, fantaisies des parcs paysagés anglo-saxons, séduisantes compositions japonaises aussi bien que "les simples" des potagers du XVIème siècle ou les scénographies des bosquets de Fouquet à Vaux le Vicomte, tous ont leur charme.

Aujourd'hui nous sommes conviés à parcourir la guirlande verte de Paris qui s'échelonne de château en château : Chantilly, St Germain en Laye, Meudon, Sceaux ...

Madame Françoise Flot commente pour nous les parcs mystérieux du XVIIIème siècle dessinés par J.B. Oudry avec leurs treillages autour des bancs de commodité ; elle évoque les décors de Watteau, d'Hubert-Robert, de Fragonard dans leur architecture végétale. Elle mentionne le point de vue de Jacques-François Blondel,* qui lui, prône la simplicité ornementale, la perfection des proportions et le respect des règles cher aux artistes du XVIIème siècle.



Fabriques dans un jardin, Carmontelle - M.I.d.F.

Du galant XVIIIème siècle nous est présenté pour la première fois le transparent de Louis Carrogis dit Carmontelle (1717-1806) connu pour les "fabriques" créées dans le parc Monceau, pour ses portraits aussi - dessins aquarellés - des figures de la haute société : parmi lesquelles la Duchesse de Polignac, le Duc de Penthièvre, la Princesse de Lamballe. Mais nous découvrons ici sa géniale invention évoquée par Madame de Genlis : "Carmontelle eut jadis l'idée de faire sur papier transparent une espèce de lanterne magique toute composée de gracieuses scènes d'invention, représentant des paysages". La technique révélée par un manuscrit de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie découvert par Pierre Francastel a été publiée par Georges Poisson.

La bande, exceptionnellement déroulée sous nos yeux dans l'Orangerie, sur une longueur de quarante deux mètres, grâce à un habile montage laisse deviner toute la subtilité des couleurs employées : bleu de Prusse, carmin, indigo, laque verte, bistre ... Elle y s'articule en une centaine de scènes organisées autour du cycle des Saisons : scènes de chasse, de fenaion, détails de la vie seigneuriale, évocation de soirées brillantes dans des paysages de fantaisie, recomposés. Nous sommes subjugués et chacun s'ingénie à imaginer des solutions pour retrouver cet inattendu spectacle : audio-visuel, diapositives, édition de luxe ... ? le problème a dû faire l'objet d'études par les spécialistes. Nous poursuivons notre visite.

Une sanguine du "Parc de Sceaux" réalisée en 1778 par Carl Gottlieb Guttenberg (1743-1790) nous rappelle l'ouverture du Parc aux villageois par le Duc de Penthièvre. Au fond nous apercevons les copies d'antiques commandées par le Marquis de Seignelay pendant son voyage en Italie en 1670.

Les Amis de Sceaux s'arrêtent maintenant devant une vue familière : "Un Jardin avec l'aqueduc d'Arcueil" traité en pierre noire rehaussée de gouache blanche par Jean-Baptiste Oudry (1686-1755).



Vue de Paris, prise de Meudon - vers 1810 - M.I.d.F.

Une "Vue du Château prise du haut de l'allée de Diane" par Jacques Rigaud (1681-1754) plume, encre de chine, nous offre la terrasse bordée de la balustrade telle qu'elle se présentait vers 1740 après que François Leclerc eût complété la composition de Le Nôtre. Le grand vase qui apparaît en premier plan proviendrait vraisemblablement de la manufacture de la rue des Imbergères avant sa grande notoriété.

Deux gouaches sur papier, d'un caractère naïf "Personnages dans un parc" et "Chasse aux papillons dans un parc" évoquent la tendance du XIX^{ème} siècle qui vise à intégrer totalement le jardin dans un fond de paysage.

Cette séduisante exposition dédiée à Maddy Ariès, ancien Conservateur en chef du Musée d'Ile-de-France, donne à Monsieur Jean Feray, Inspecteur en chef des monuments historiques, l'occasion d'une brillante causerie sur l'"Actualité des jardins" truffée d'allusions savantes à des parcs célèbres mais aussi émaillée de conseils pratiques.

C'est ainsi que nous apprenons que Louis Philippe au Raincy lance le jardin à l'anglaise en multipliant les éléments hétéroclites, colonnades, naumachies, créant de toutes parts l'illusion ; que le Marquis de Girardin à Ermenonville recherche les percées mélancoliques, que l'inclination de Marie Antoinette pour l'horticulture fait naître chez Mique l'idée du Jardin de Trianon, que les gazons prennent des allures de moquettes chez le duc d'Harcourt et que le Marquis de Couranges songe à "angliciser" un jardin français.

Nous sommes sous le charme, c'est alors que petit à petit viennent se glisser les détails concrets : les parterres de broderie sur fond minéral dans les jardins à la française conjugués aux buis taillés sur machefer en dessus des bordures de propreté, coûtent bien cher à entretenir ! Les fleurs ne sont pas indispensables et l'excès en est toujours à éviter. Giverny serait à la limite ! Les "mixed borders" sont à écarter : salvia, rosiers polienantha et autres banalités. Les grillages doivent être dissimulés sous des végétaux, les treillages peuvent couvrir les murs, les clôtures doivent être masquées, les pignons habillés, les sièges peints en vert, les statues éventuelles posées sur des socles ...

Un vrai cours de travaux pratiques : on aimerait que tous les possesseurs de résidences secondaires profitent de cet enseignement ! et Monsieur Feray continue : "défendre à tout prix les perspectives menacées par les bâtiments, les poteaux électriques ... penser aux miroirs d'eau qui font paraître les jardins plus verts ... jouer avec la profondeur ... bannir les incongruités ornementales et avant tout, comme disait la comtesse de Noailles, "tendre vers l'harmonie" .

Nous nous promettons de réviser notre propre grammaire des jardins, confirmés que nous sommes dans l'idée qu'en ce domaine plus qu'en tout autre, mieux vaut joindre la pratique à la théorie !

*

Micheline HENRY

*Jacques-François Blondel, architecte urbaniste français, né à Rouen (1705-1774), surtout connu comme théoricien.

VISITES

**LES HAUTS DE SEINE EN 1900 : PHOTOGRAPHIES
D'EUGENE ATGET**

Exposition réalisée à l'Orangerie du Château de Sceaux
par le Musée de l'Ile de France en mai-juin 1991



Vue d'ensemble de l'exposition Atget - cl. P. Lemaître

Le Samedi 25 mai 1991, une trentaine de membres des Amis de Sceaux visitaient l'exposition de photographies "Atget et les Hauts de Seine", qui se tenait à l'Orangerie du château ; visite commentée par les organisateurs de l'exposition, Marianne de Meyenbourg et Jean-Michel Cuzin. Pascal Lemaître, photographe attaché au Musée d'Ile-de-France et grand admirateur de l'oeuvre d'Atget, faisait une présentation de l'homme et de sa technique photographique.

Jean-Eugène ATGET est né en 1857 à Libourne et mort à Paris en 1927. Venant d'un milieu modeste mais ayant reçu une bonne instruction classique, il s'est lancé dans la photographie vers l'âge de 40 ans après une courte carrière d'acteur de théâtre. Il s'installe à Paris comme photographe professionnel, et de 1897 à 1925, il photographie dans Paris et sa banlieue "tout ce qui est typique, pittoresque et artistique", réalisant un très grand nombre de clichés, une véritable collection dont il vendra une partie à des artistes, peintres ou sculpteurs qu'il cotoyait rue Campagne Première où il habitait, et l'autre au Musée Carnavalet et aux conservateurs de grandes bibliothèques parisiennes.

Muni d'un appareil de modèle courant, une chambre en bois à soufflet, quelques objectifs, un trépied et des plaques de verre au gélatino-bromure d'argent, (technique qu'il a conservée presque jusqu'à la fin de sa vie), il partait à l'aube s'installer sur son lieu de travail. Il photographiait non seulement de beaux édifices, châteaux, églises, parcs, mais aussi de modestes maisons, la place centrale des villages et les vieilles rues menacées de disparition. Il prenait une vue d'ensemble avec un grand angle, puis il retournait son appareil et photographiait ce qui faisait face, la perspective d'une rue par exemple.

Rentré chez lui, il développait lui-même ses clichés, utilisant le plus souvent des papiers albuminés qu'il virait à l'or, ce qui donne à ses tirages une couleur inimitable. La lumière du matin donnait des ciels blancs, caractéristiques des photos d'Atget. Il notait pour chacune l'endroit avec précision, ce qui a permis aux organisateurs de l'exposition de retrouver, grâce à un long et patient travail de recherche, les lieux photographiés par Atget et à Pascal Lemaître de réaliser de nouveaux clichés des mêmes lieux, habilement présentés dans l'exposition, à côté de ceux d'Atget.

Eugène Atget apparaît ainsi comme un "documentariste", qui avait le souci de garder une trace des bâtiments qui allaient

ou risquaient de disparaître. Mais s'il n'a pas toujours cherché l'effet artistique, il naît de ses photographies une grande poésie due à la qualité de ses cadrages et au choix des lieux photographiés. Peu de personnages apparaissent dans ses photos ; mais le contexte historique est très présent, dans l'état des constructions, les arbres des jardins, les hauts murs qui enclosent les propriétés de la banlieue, l'herbe qui pousse entre les pavés des rues de villages. Ses prises de vue utilisent souvent la masse sombre des feuillages qui fait valoir par contraste le sujet (maison, château, fontaine) éclairés par la lumière du matin. La végétation est presque toujours présente dans ses cadrages, de grands arbres qui débordent d'un mur, ou une branche feuillue qui pend en premier plan, des buissons qui bordent un escalier de pierre. Il utilise savamment la perspective d'une rue ou d'une allée pour donner à ses vues une ligne de fuite harmonieuse. Enfin, la couleur dorée de ses tirages, même si certaines photographies ont perdu de leur netteté par suite d'un développement trop rapide, est en elle-même source de poésie.

La présentation de l'exposition met bien en valeur ces qualités. Des palissades de planches servant de support à plusieurs séries de photos classées par villes (17 communes des Hauts-de-Seine sont représentées), accueillent les visiteurs. Au centre, une place de village d'Ile-de-France est reconstituée à l'aide de maquettes de bois tapissées d'agrandissements géants de photographies. Une fontaine surmontée d'un dauphin, propriété du Musée et objet d'une photographie d'Atget, est installée au milieu de la place. Les maquettes abritent plusieurs séries de photos. Au-delà d'une grille ouvrant sur un parc imaginaire, quelques kiosques évoquent les parcs et châteaux qu'Atget a photographiés, ainsi qu'un théâtre présentant la tombe de l'acteur François Molé à Antony.

La ville de Sceaux est peu représentée : outre la fontaine au Dauphin qui se trouvait rue du Marché (actuellement rue du Dr Berger), le portail du "Petit Château de Colbert", notre ancienne bibliothèque, fut photographié deux fois par Atget, en 1901 et en 1924. On voit aussi la façade de l'église ainsi que la tombe de Florian dans le jardin des Félibres qui fut agrandi par la suite et quelques photographies du Parc.

Le Parc de Sceaux a fait l'objet en 1925 d'une série de 65 prises de vue par Atget, après son acquisition par le Département de la Seine et avant sa restauration en vue de son ouverture au public. Cinq de ces photos, fort belles, sont présentées dans l'exposition. Les autres feront l'objet (sous forme de reproductions) d'une exposition future consacrée au Domaine de Sceaux.

La confrontation des deux époques pour chacune des photographies est fort intéressante. Certains bâtiments ont en effet disparu. Par exemple, le Château de la Montagne à Courbevoie, qui remontait au 17ème siècle, démoli en 1931, ainsi que le Château des Conti à Issy-les-Moulineaux, déjà ruiné en 1901 et démoli en 1910. De même l'ensemble des bâtiments de la ferme Duplessis-Desmoulins à Bourg-la-Reine, avec sa maison de maître autour de la première cour, et son arrière-cour cernée de granges et d'étables, tous bâtiments adaptés à leur fonction rurale maintenant disparue en milieu urbain. Ils ont tous été remplacés par des constructions banales et l'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de nostalgie et de regret pour des choses belles qui ne sont plus.

Pourtant, nombre des édifices photographiés par Atget existent encore, la confrontation permet de le vérifier. Mais c'est leur environnement qui s'est modifié. Au début du siècle, les rues avaient encore leur aspect ancien, sinueux, parfois sans trottoir, avec des bornes qui protégeaient les façades des roues des charrettes. Avec les photos d'Atget, nous avons sous les yeux les images d'une banlieue encore rurale, rendue irréaliste par l'absence de gens, et même si nous reconnaissons les lieux, nous sommes dépaysés.

Atget recherchait souvent le pittoresque qui a complètement disparu de notre urbanisme normalisé. D'où le charme de certaines photographies comme celle de - "l'Auberge du Coup du Milieu", bistrot rustique que fréquentaient Manet et Zola ; cette auberge a disparu après la dernière guerre, mais il en reste un fragment au 31 rue Pasteur, à la limite entre Fontenay-aux-Roses et le Plessis-Robinson.

Enfin, les vues du Parc de Sceaux qui datent de 1925, alors que le parc avait été négligé par sa propriétaire, la Princesse de Cystria, et qu'une végétation désordonnée envahissait les allées, les bords des étangs et les escaliers de pierre, sont très romantiques.

Par comparaison, la vue du Pavillon de l'Aurore prise en 1990 par P. Lemaître sous le même angle fait certes apparaître la beauté architecturale de l'édifice dont les abords ont été soigneusement dégagés, mais elle communique un sentiment de froideur.

Atget est resté inconnu du grand public français pendant longtemps. On sait que peu de temps avant sa mort, il avait eu des contacts avec le milieu des artistes américains de Montparnasse et qu'il avait fait la connaissance de Man Ray, qui était son voisin, rue Campagne-Première. Man Ray lui avait acheté une cinquantaine de photographies qui sont maintenant dans un musée de la Photographie aux Etats-Unis. Une assistante de Man Ray, photographe elle-même, Bérénice Abbott, fit quelques portraits de lui, et à la mort d'Atget, acheta 1300 plaques-photos et 4000 tirages déposés en 1968 au Musée d'Art Moderne de New-York. Le reste des négatifs fut remis aux Archives Photographiques d'Art et d'Histoire de France. Ce sont donc les Américains qui ont contribué à faire connaître Atget au public français, par deux thèses et par l'édition en quatre volumes de ses oeuvres. Mais n'oublions pas qu'il était connu des spécialistes français dont Robert Doisneau, qui reconnaît avoir été influencé par Atget.

Jacqueline COMBARNOUS

Mort de Berenice Abbott

Disparue lundi à 93 ans, la photographe américaine avait gagné l'Europe en 1921 après s'être essayée à la sculpture et à la peinture à New York. A Paris, elle choisit la photo qu'elle pratique aux côtés de Man Ray ... Elle découvre alors l'oeuvre d'Atget tombée dans l'oubli le plus total. Désormais, elle va vouer sa vie à réhabiliter et sauvegarder cet inventaire unique sur Paris au début du siècle. De retour à New York en 1929, elle saisit l'explosion de la mégalopole puis se tourne vers la photo scientifique ...

La Croix 13/12/1991

EXPOSITION

LE SALON IMAGINAIRE DE CÉSAR FRANCK

Exposition réalisée par la Bibliothèque Municipale et
les Amis de Sceaux du 7 au 30 juin 1990



Le Salon imaginaire de César Franck - coll. M. Henry

Lorsqu'à l'automne 1989, la municipalité de Sceaux proposa aux Associations culturelles de participer à "Musiques à Sceaux", au mois de juin suivant, le Conseil d'Administration des Amis de Sceaux se posa la question "Comment pourrions-nous nous associer à cette manifestation".

Le nom de Georges Franck fut évoqué : professeur de lettres et d'histoire de l'Art au Lycée Lakanal, locataire de son collègue Emile Morel, il habita l'ancienne Faïencerie, 1 rue des Imbergères, avec sa famille, à la fin du siècle dernier.

Il était aussi le fils de César Franck auquel il vouait un véritable culte. Se précisa l'image de César Franck faisant le trajet jusqu'à Sceaux, rendant visite à sa famille, et s'arrêtant à l'église Saint Jean-Baptiste pour jouer sur l'orgue auquel avait travaillé son ami Cavaillé-Coll.

Et c'est ainsi que naquit l'idée du "Salon imaginaire de César Franck". Mais, pour répondre aux vœux de la municipalité, il n'était par pour autant question de présenter une chronologie des oeuvres du compositeur, facile à trouver par ailleurs.

Il s'agissait beaucoup plus, de "tenter une évocation du milieu musical dans lequel vécut le compositeur, une recherche d'atmosphère, un hommage aussi au créateur, dont on fêtait, en 1990, le centenaire de la mort".

A partir de ce thème, l'on décida de partir sur les pas de César Franck, et de mettre en commun les découvertes qui définiraient le caractère de l'exposition autour d'un salon de l'époque que nous avons cherché à reconstituer aussi fidèlement que possible, grâce à la participation de sceéens qui nous prêtèrent piano à queue et tabouret, meuble à partitions, commode, tentures, sièges, bibelots etc ...

Tout autour, des photos, des tableaux, ont permis d'évoquer des hommes célèbres, musiciens, peintres, écrivains qui "firent" une époque qui connut le scandale d'Hernani et celui du "Déjeuner sur l'herbe", l'inauguration de l'Opéra Garnier et l'Affaire Dreyfus ...

Nous vous proposons de nous accompagner au fil de nos rencontres qui nous ont amenées à découvrir César Franck, cet homme modeste dont l'influence fut grande sur la musique de son temps.

* * * *

Les Amis de Sceaux avaient reçu une invitation à la troisième Académie Internationale d'orgue, à Paris en avril 1990, célébrant le centenaire de la mort de César Franck, animée, en particulier, par Mme Jean Langlais, épouse du compositeur organiste récemment disparu. Ce fut notre point

de départ, et l'occasion pour nous d'assister à une série d'exposés sur l'orgue par plusieurs intervenants, français et étrangers, à une exposition consacrée à César Franck et à un concert : le quatuor Viotti, accompagné de Jacques Taddei, au piano, joua le Quatuor et le Quintette. Mme Langlais nous avait dit : " des descendants de César Franck seront là. Peut-être pourrez-vous faire connaissance de M. et Mme Chopy."

Et nous avons eu le plaisir de leur être présentés à l'entracte, par le Père Chôné, Curé de Sainte Clotilde à Paris où César Franck fut titulaire de l'orgue pendant une trentaine d'années.

M. Chopy, fils de Thérèse Chopy-Franck, elle-même fille de Georges Franck, est donc l'arrière petit-fils de César Franck. Intéressés par notre projet d'exposition, ils nous ont invités chez eux et nous avons écouté M. Chopy nous parler de sa mère, de sa famille maternelle, évoquant Sceaux qu'il connaissait bien. Ce fut un accueil chaleureux. Des liens furent créés qui nous permirent de nous revoir. Lors de cette visite, M. et Mme Chopy ont eu la gentillesse de nous donner une photo de leur grand-père, *Georges Franck, assis à son bureau* devant sa bibliothèque ...



Georges Franck, assis à son bureau - coll. M. Chopy

Dans notre salon imaginaire, cette photo fait pendant au ravissant médaillon de *Georges Franck adolescent*. Tout près, nous découvrons la famille assise dans le jardin de la Faïencerie, et, en particulier, *une photo de Thérèse*, née en 1882, photographiée en 1894, devant sa maison, à l'angle de la rue des Imbergères et de la rue du Dr Berger. On y voit la grille qui existait alors à cet endroit, face au Petit Château. Ses liens avec la famille Morel dont les petites filles, Mme Kovalevski et Mme Durand habitent toujours l'ancienne Faïencerie - sont illustrés par plusieurs *photos des deux familles dans le jardin*. Arrêtons-nous maintenant devant un *groupe de professeurs*, photographiés au Lycée Lakanal en 1903, parmi lesquels on distingue Georges Franck et Emile Morel.



Thérèse Franck, 1 rue des Imbergères - don de Mme Durand



Les familles Franck et Morel, 1 rue des Imbergères - don de Mme Durand

Agrégé d'histoire, Georges Franck assure ses cours au Lycée où il se rend en longeant les hauts murs du Parc alors fermé au public. Il a le mérite d'ouvrir l'esprit de ses élèves en inaugurant, en 1890, un cours facultatif d'histoire de l'art - dont il fait également bénéficier l'Ecole normale supérieure de Sèvres, où il est maître de conférence d'histoire de l'art. Et ses cours sont accompagnés de projections ! C'est le jeune Henri Fournier, futur auteur du "Grand Meaulnes", élève de Khâgne de 1903 à 1906 qui en témoigne avec enthousiasme, dans une lettre datée du 2 mai 1906, adressée à sa soeur Isabelle. Nous lisons : "M. Franck, professeur d'histoire de l'Art, a inauguré ce trimestre des conférences d'élèves, avec projections dans l'obscurité, sur l'art au XVIIIe et au XIXe siècle. Une reproduction de "*l'Espérance inclinée sur le globe du monde*" de Watts, nous rappelle que Georges Franck avait analysé, devant ses élèves, la pensée spiritualiste des préraphaélites anglais.

Le portrait bienveillant de Georges Franck contraste violemment avec celui, farouche et autoritaire, de *son grand-père, Nicolas Joseph Franck* dont l'influence fut telle que la vie de son fils, César, ne fut que soumission jusqu'à son mariage, date de la rupture avec son père - sans lui, César Franck serait peut-être devenu un peintre célèbre, comme en témoigne *le portrait de Mehul* qu'il fit à onze ans - mais c'est lui qui décida de la vocation de musicien de ses enfants.

Pourquoi cette domination ? Commis aux écritures dans une banque liégeoise, Nicolas Joseph Franck, souffrait de la médiocrité de son emploi et cherchait, à titre de compensation, à utiliser les appuis des peintres et musiciens qu'il côtoyait. Il épousa, en 1820, *Catherine Barbe* dont la douceur illumine le portrait que nous en avons. Sa bonté fut un refuge pour ses enfants - César né le 10 décembre 1822 et Joseph, trois ans après - Tous deux furent profondément marqués par le sentiment religieux qui imprégna leur éducation dans la maison de la rue Neuve Saint Pierre.

Il est donc décidé que les deux enfants seront virtuoses. Après des cours de solfège et d'harmonie au Conservatoire Royal de musique de Liège, couronnés par un prix de solfège et un premier prix de piano, César compose plusieurs oeuvres, imposées par son père, dont le grand Trio pour piano, violon et violoncelle, joué en présence de Léopold Ier. Il suit alors son père qui se lance à la conquête de Paris où il s'installe avec lui au 35 rue Montholon, en 1835, afin d'entrer au Conservatoire de la rue Bergère. Mais César est belge. *Cherubini*, dont le lavis d'Isabey nous révèle le profil romantique, ne veut rien entendre. En attendant la naturalisation, Franck aura la chance de suivre des cours particuliers avec deux célèbres professeurs de Conservatoire : *Zimmermann*, qui lui donnera de solides bases de piano, et *Antoine Reicha*, qui lui enseignera le contrepoint et la fugue.

En 1837, naturalisés Français, César et Joseph entreront au Conservatoire, l'un pour le piano, l'autre pour le violon, et toute la famille sera réunie rue Montholon. *La partition de l'exercice de fugue à 4 voix* nous apprend qu'entre 1838 et 1842, César Franck obtiendra un premier prix de fugue et contrepoint après un premier prix de piano suivi d'un grand prix d'honneur, unique dans les annales du Conservatoire. Parallèlement, il suit des cours d'orgue. Un second prix montre qu'à cette époque, César Franck est avant tout pianiste.

Et c'est la décision brutale du père : concerts sur invitation organisés à domicile, et tournées sont plus "rentables". Ordre est donné à César et à Joseph de quitter le Conservatoire.

Il faut donc composer pour jouer en public, il faut aussi donner des leçons pour vivre. Tel est le programme imposé.

Le Salon d'Erard verra, en 1839, l'audition du Trio en si bémol, qui deviendra le Trio opus 1 et en 1845, dans la

réduction pour piano, celle de Ruth, églogue biblique, jouée en présence de nombreux musiciens, dont Liszt et Meyerbeer, qui en feront une critique élogieuse. *Le portrait de Berlioz* nous rappelle que le chœur des moissonneuses de Ruth, a une "honorabile parenté" avec la marche des pèlerins du Childe Harold.

En 1837, chez le facteur de piano Pape, il joue, en compagnie de son père le trio en fa # mineur, le premier du recueil publié en 1843.

Dès octobre 1842, la presse spécialisée annonce que "M. César-Auguste Franck reprend ses cours de piano, harmonie, contrepoint et fugue". Et c'est en 1843, au pensionnat de la rue des Martyrs, qu'il fait connaissance d'Eugénie, Félicité, Caroline Jaillot-Desmousseaux. Sa vie va basculer.

Sous l'oeil attentif de Mme Desmousseaux, il lui donne des leçons de piano et tombe amoureux. Il ose lui dédier en 1846, la mélodie "l'Ange et l'Enfant". Cette dédicace qui révèle ses sentiments, provoque les foudres de Nicolas Joseph. Un portrait de César, à cette époque, nous montre la physionomie d'un homme discret, réservé, sans personnalité particulière. Et, pourtant, il prend une décision : il rompt avec son père et va s'installer, non loin des Desmousseaux, au 45 rue Blanche.

Qui est cette famille dont M. et Mme Chopy ont eu l'amabilité de nous confier la généalogie ?

Félicité est la fille de M. Auguste Jaillot-Desmousseaux et de Joséphine, née Baptiste, tous deux sociétaires de la Comédie Française. Par sa mère, elle descend de la dynastie des Baptiste qui donnèrent tant d'acteurs au Théâtre Français : son arrière-grand-père, "Baptiste l'ancien", son grand-père "Baptiste aîné", son grand-oncle "Baptiste cadet", mais aussi Annette Baptiste qui sera la grand-mère de Claire Féréol. Celle-ci recevra dans sa propriété de Nemours Franck malade, qui sera soigné par le Docteur Félix Féréol, frère de Claire. A son médecin, César Franck dédiera, en 1846, la mélodie "Ninon", sur un poème de Musset. Enfin Cécile Baptiste, qui épousera en 1790 Noël Barthélémy Boutet de Monvel, soldat de La Fayette en Amérique, secrétaire de Cambacères, archichancelier de l'Empire. Ils auront seize enfants dont Benjamin, professeur de physique qui sera le père de Juliette, directrice du Cours Boutet de Monvel jusqu'en 1928, et Cécile, 1er prix de piano du Conservatoire de Paris, morte en 1940.

Félicité Jaillot-Desmousseaux, Claire Féréol, Juliette et Cécile Boutet de Monvel sont donc cousines.

Ce n'est pas tout : le père de Noël Boutet de Monvel, Jacques-Marie, sociétaire de la Comédie Française, auteur dramatique, Directeur du Théâtre Royal de Suède, membre de l'Institut, eut une liaison avec la comédienne Jeanne-Marguerite Salvetat, dont il eut une fille, Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite Mademoiselle Mars, de la Comédie Française. Or, le souvenir de cette actrice célèbre se rattache à l'histoire de Sceaux - Micheline Boudet, dans sa biographie : "Mademoiselle Mars l'inimitable" nous apprend qu'après la mort de sa fille, elle acheta, en 1820, le château des Imbergères, rue Voltaire, qui occupait l'emplacement actuel de l'I.U.T., et dont le jardin se prolongeait au-delà de la rue Alphonse Cherrier. Il appartenait au Comte Mielzinsky, ancien officier général des armées de Varsovie. "Le logis principal de cette magnifique demeure date de 1598 et a subi d'importantes restaurations en 1762. On avait ajouté des ailes basses, afin d'y aménager offices, cuisines, remises, écuries contenant quatorze chevaux et sept voitures. Melle Mars apporta à son tour des transformations, ainsi qu'à chacune des acquisitions qu'elle fait au cours de son existence. Elle crée des communs pour les jardiniers et les cochers, fait ajouter côté jardin un porche semi-circulaire et installe, ô luxe suprême, le chauffage central".

Dans "l'histoire de la ville de Sceaux" Victor Advielle ajoute : "c'est, dit-on, dans cette belle habitation qu'elle répétait, chaque jour, les rôles qui ont fait sa réputation. On assure même que le pavillon d'entrée qui donne sur le vaste jardin fut construit pour elle, afin qu'elle pût, de là, s'exercer à parler pour être entendue à grande distance". *Le tableau de J.L. Charret* que possède notre fonds local, nous montre la rotonde sur la façade côté jardin de cette demeure qui fut vendue par l'actrice, en 1826, à M. Vandermarcq.

César Franck va donc épouser Félicité. Le mariage est célébré à Notre-Dame de Lorette, où le jeune musicien est organiste-accompagnateur depuis 1845, par l'Abbé Dancel, curé de la paroisse, et qui deviendra un ami. Nous avons reçu la photocopie de l'extrait de l'acte de mariage qui eut lieu le 22 février 1848. *Le tableau de la Place de la Bastille et de la Barricade du Faubourg St Antoine, par Champin*, évoque ce que fut cette journée : les invités, dont plusieurs se firent excuser, enjambèrent les barricades dressées devant l'Eglise, aux cris de "A bas Guizot".

Le jeune couple s'installa au 69 rue Blanche. Le 27 novembre suivant naissait leur premier enfant Georges, vite surnommé "Barricade", suivi en 1853 d'un second fils, Germain, futur administrateur des Ponts et Chaussées.

La jeunesse de Félicité fut imprégnée par le théâtre - *la photo des sociétaires de la Comédie Française* où figure Mme Desmousseaux mère nous le rappelle - et ceci explique pourquoi elle poussa tout naturellement son mari dans cet univers. "Par inexpérience, par manque de discernement - explique le biographe de Franck, Pierre Gallois - elle ne comprend pas que ce n'est pas la voie de César Franck, qui pourtant lui obéira aveuglément, comme il a obéi à son père".

Il écrira donc un certain nombre d'oeuvres inspirées du théâtre : Hulda, en 1882-85, opéra dont deux actes ont été donnés à Bruxelles, à l'occasion de l'exposition d'Anvers, Ghiselle, en 1889, opéra en 4 actes, dont nous avons exposé un extrait de la partition. Rebecca, d'inspiration religieuse, écrite en 1881, est une "scène biblique - dit Cécile Boutet de Monvel - composée en actions de grâces à l'occasion d'un évènement familial".

Mais, parallèlement, César Franck va se consacrer à sa triple vocation : le professorat, la composition, l'orgue.

Professeur, il le reste d'abord par nécessité. Dès son mariage, il enseigne chez lui, rue Blanche, et dans divers établissements de Paris, dont le Collège des Jésuites de Vaugirard. Grâce à un cousin Féréol, il obtient un poste à l'Institut Musical d'Orléans où il restera dix-huit ans. C'est seulement en 1872 qu'un arrêté du 30 janvier le nommera professeur au Conservatoire, assurant ainsi sa vie matérielle. Ses élèves, tant à Vaugirard qu'au Conservatoire, deviendront des amis et plusieurs, influencés par l'enseignement de la classe d'orgue, mais aussi par les improvisations et les oeuvres de leur professeur, seront ses disciples.

Car l'influence du maître est grande : le "J'aime" ou "Je n'aime pas" du "Père Franck" est un oracle attendu, qui confirme ou condamne la valeur de l'oeuvre étudiée.

La photo de la maison du 95 boulevard Saint Michel, où il emménage en 1865, évoque les soirées littéraires et artistiques qu'anime "la bande à Franck" dont les portraits jalonnent les murs de notre Salon : Henri Duparc, dédicataire de la Symphonie en ré mineur, Alexis de Castillon, Bordes, Chausson, Arthur Coquard, Augusta Holmes, Vincent d'Indy,



M. César Franck - B.N.

mais aussi Lekeu et Pierné qui succèdera à Franck aux orgues de Sainte Clotilde. Et c'est boulevard Saint Michel que Franck fera entendre à ses amis, en première audition, la réduction pour piano des Béatitudes dédiées à son épouse.

"La bande à Franck" dont les membres sont considérés comme "futuristes" dénonce l'enseignement traditionnel axé sur la cantate, alors que Franck fait découvrir à ses élèves les beautés de la sonate et de la fugue chez Bach, Schumann, Liszt et Wagner, ce dernier alors interdit au Conservatoire.

Si le boulevard Saint Michel est un lieu de rencontre privilégié, l'orgue sur lequel joue César Franck attire, le dimanche, élèves, amis, disciples. La photo de l'Eglise Saint Jean-Saint François du Marais nous apprend que c'est dans cette église que l'abbé Dancel, nommé curé, fait appel à son ami en 1853. César Franck, enthousiaste, s'exclame : "mon nouvel orgue, c'est un orchestre". Sa joie exprime qu'un changement

s'est opéré. Depuis 1770, l'orgue est l'objet de désaffection du public dont le goût a évolué dans une époque de déchristianisation, à tel point qu'il n'y a plus d'école d'orgue en France. Un facteur d'orgue devenu célèbre, Cavaillé-Coll, s'aperçoit que la musique symphonique est appréciée. Il veut reconquérir le public et "faire un orgue symphonique". Il révolutionne l'art de la facture d'orgue en France en montant, pièce par pièce, celui de Saint Denis en 1841. Puis, c'est le tour de la Madeleine, Saint Sulpice, Notre-Dame de Paris, ... C'est aussi celui de Sainte Clotilde dont, en 1858, César Franck obtient le poste d'organiste. L'inauguration de l'orgue en 1859 est l'occasion d'un concert mémorable ; Franck y jouera jusqu'à sa mort. Le portrait de *César Franck à la console de cet instrument*, exécuté par Jeanne Rongier, fut exposé au Salon de 1885.



César Franck à l'orgue de Ste Clotilde, par Jeanne Rongier

Quand en 1867, Liszt vient l'écouter, son émotion est grande d'entendre "La Fantaisie et Fugue sur le nom de Bach", composée après les trois offertoires. César Franck inaugure, le 1er octobre 1878, le grand orgue construit par Cavaillé-Coll dans la salle de spectacle du Palais du Trocadéro pour l'Exposition Universelle. Guilmant, Saint-Saëns, Gigout s'y relaient. Franck improvise et joue trois pièces composées spécialement pour cette occasion. Nous n'avons pu exposer les partitions pour orgue. Rappelons qu'il composa, en 1862, six pièces dont la 3ème, Prélude et Variations, dédiée à Camille Saint-Saëns et la quatrième, Pastorale, dédiée à Cavaillé-Coll. Le Prélude, Choral et Fugue, joué à l'orgue par Louis Diemer, remporte un triomphe en 1885. César Franck remercie son ami en lui dédiant les Variations symphoniques de la même année. Les trois derniers chorals sont dédiés à Guilmant, Dubois et Gigout.

L'influence de Franck va dépasser le cadre de ses amis et élèves et atteindre après sa mort l'Ecole française d'orgue, quand Bordes, son élève au Conservatoire, fonde, en 1896, la Schola Cantorum, dont le but est de "recréer une musique religieuse moderne". Conservatoire privé, face à la "Faculté officielle", n'imposant pas de limites d'âge, elle permet à de nombreuses vocations tardives de s'accomplir. Située dans l'ancien couvent des Bénédictins anglais construit au XVIIe siècle, au 269 de la rue Saint Jacques, à Paris, elle propose aujourd'hui l'étude et la pratique de plusieurs disciplines musicales dont la danse et l'art dramatique, qui viennent s'ajouter à celles des instruments traditionnels.

Vincent d'Indy sera parmi ceux qui, vénérant le souvenir du maître, perpétueront l'enseignement de la Schola. On le voit dans *le portrait de Fantin-Latour "Autour du piano"* debout, non loin de Chabrier. Seront également influencés par César Franck, Pierné, Vierne, Tournemire, Guilmant, Widor qui le remplacera au Conservatoire, Dupré, Alain ...

Enfin, César Franck va influencer la musique française de son époque. Fondée en 1871 par Castillon, Bussine et Saint-Saëns, avec le concours de Franck lui-même, auquel se joindront d'Indy, Chabrier, Chausson et Massenet, la Société nationale de musique, en réaction contre les associations symphoniques existantes tournées vers le passé, et les compositeurs étrangers, allemands surtout, se propose de révéler les oeuvres françaises, uniquement françaises - "Ars

Gallica" est sa devise. La Société nationale a suscité de nombreuses vocations et fait éclore des oeuvres nouvelles. Elle est inaugurée le 17 novembre 1871 avec le Trio de salon. Franck y jouera un grand nombre d'oeuvres dont Rédemption, les Eolides, le Quintette en fa mineur, les Djinns, d'après le poème de Victor Hugo, les Variations symphoniques.

Nous avons exposé le portrait d'un des interprètes favoris de César Franck : *Eugène Ysaye*, qui jouera, d'abord à Bruxelles, puis à Paris, en 1886, avec Mme Bordes-Pène au piano, la Sonate pour violon et piano (qui a inspiré à Proust, tout au moins en son début, la sonate à Vinteuil). En 1888, dédicataire de l'oeuvre, Mme Bordes-Pène interprétera Prélude, Aria et Fugue. Un peu plus loin, *une dernière photo de Franck avec le Quatuor Ysaye*, en 1890, au moment de l'exécution du Quatuor en ré majeur, et celle du Quintette en fa mineur ... à côté, celle du *Quatuor Ysaye aujourd'hui*, qui joue à Gaveau, lundi 28 mai 1990, Franck et Chausson.



César Franck avec le Quatuor Ysaye, mai 1890

Avant de quitter le Salon, prenons le temps de nous arrêter devant le portrait de *Pauline Viardot*, cantatrice célèbre, soeur de la Malibran, interprète des mélodies de Franck qui lui dédicça "Souvenance" sur un texte de Chateaubriand.

Notre visite est terminée ... nous nous dirigeons vers l'église où César Franck improvise, à deux pas de la Faïencerie où l'attendent Georges et les siens. Est-ce un rêve ?

Le 7 juin 1990, M. Chopy et sa soeur nous font le plaisir d'assister au vernissage du "salon imaginaire" et c'est à la Faïencerie que, quelques jours plus tard, attendus par Mme Kovalevski, petite-fille d'Emile Morel, nous évoquerons avec eux le souvenir de leur grand-père, Georges Franck, qui repose au cimetière de Sceaux.

Il y a cent ans le 7 novembre 1890 César Franck s'éteignait, parmi les siens. Le 8, à la Tribune de Sainte Clotilde, Gigout joua le Cantabile. Au cimetière, Chabrier s'adressa au maître une dernière fois :

"Adieu, Maître ; adieu et merci ; c'est un des grands artistes de ce siècle que nous saluons en vous ; c'est aussi le professeur incomparable dont le merveilleux enseignement a fait éclore toute une génération de musiciens robustes, croyants et réfléchis, armés de toutes pièces pour les combats souvent longuement disputés ; c'est aussi l'homme juste et droit, si humain et si désintéressé qui ne donna jamais que le sûr conseil et la bonne parole. Adieu, maître"

Annick BOURDILLAT

Ouvrages consultés disponibles à la bibliothèque :

Micheline BOUDET : " Mademoiselle Mars l'inimitable"
Vincent d'INDY : " César Franck"
Jean GALLOIS : "Franck"

Nous sommes particulièrement reconnaissants aux Amis de Sceaux d'avoir prêté les meubles d'époque et objets décoratifs qui ont concouru à recréer l'atmosphère d'un salon de musique à la fin du XIXe siècle.

C'est à Thérèse Pila que nous devons le point de départ de cette initiative originale parmi les multiples manifestations qui entourèrent le centenaire de la mort de César Franck ; et c'est elle aussi qui assura la rédaction du catalogue.

Nos remerciements s'adressent à Madame Grivois, récemment disparue, pour le prêt du piano à queue, pièce maîtresse de l'exposition ainsi qu'à Madame Madeleine Castaing, décoratrice à Paris. Nous remercions aussi Monsieur Philippe Guinle, critique musical, qui nous a prodigué ses judicieux conseils et confié des documents.

Citons Madame Marie-Gabrielle Soret, Conservateur de la bibliothèque musicale Gustav Mahler à Paris, qui nous a fait l'honneur de venir à l'inauguration de notre exposition et nous a prêté des partitions anciennes dont certaines étaient des originaux.

C'est une petite équipe parmi les membres de notre association qui a assuré avec enthousiasme les nombreuses démarches, recherches dans les bibliothèques spécialisées, auditions dans les milieux musicaux, rédaction des cartels, encadrements ... ce qui fut une source d'enrichissement pour les uns et pour les autres.

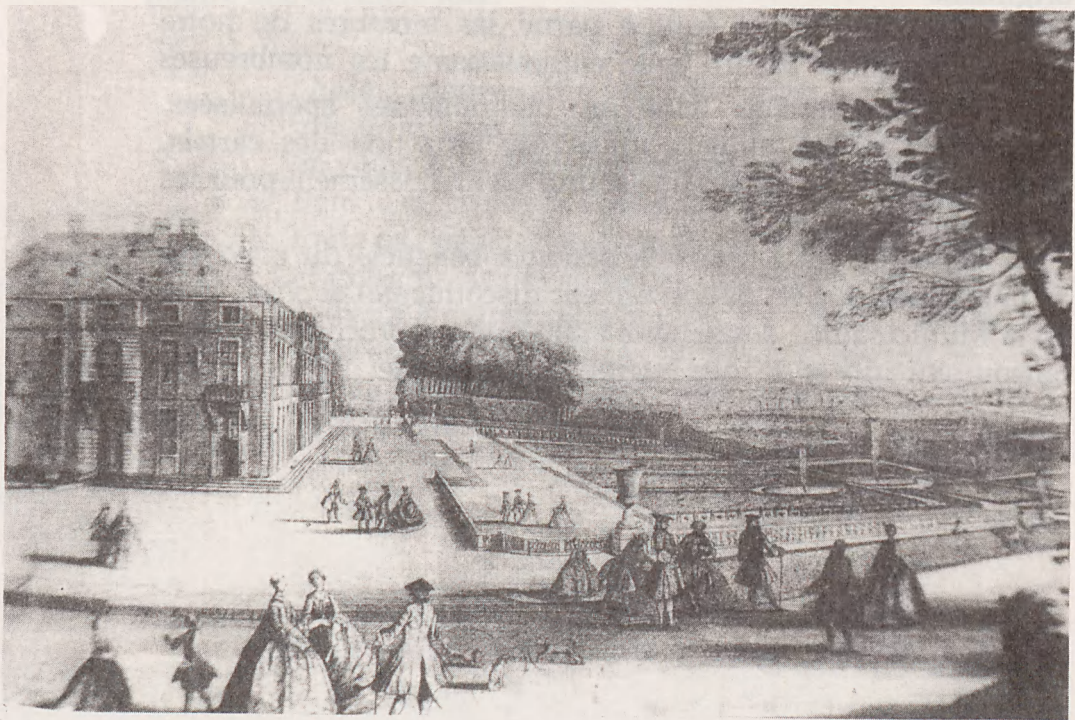
Signalons que cette réalisation a bénéficié du concours de la Bibliothèque (et de son secteur discothèque) et d'une aide de la Municipalité ; souhaitons enfin que les prochains projets rencontrent auprès de tous intérêt et dynamisme.



CONFERENCE

PROMENADE DANS LE TEMPS AU DOMAINE DE SCEAUX

Voici le texte de la conférence, avec projections, faite par Micheline Henry lors de l'Assemblée générale de 1991, adapté à la publication du bulletin.



Vue du Château de Sceaux, par Rigaud - 18e siècle

Sceaux dont l'origine viendrait de *Cellae* : petites maisons, apparaît dans les textes dès le XII^e siècle. A l'origine du Domaine on trouve au XV^e siècle une bourgeoise maison de campagne appartenant à la famille Baillet. En 1597, la maison passe entre les mains des Potier de Gesvres qui la font démolir pour édifier le premier château de Sceaux dont on ne sait pratiquement rien.

L'héritier des Potiers de Gesvres fait ériger la terre en châellenie et son frère le duc de Tresmes agrandit la propriété en lui adjoignant un étang, dit la Mare morte, opération connue par un arpentage établi en 1644 et mentionné sur un plan d'arbitrage levé en 1696.

Colbert

Colbert, ministre de Louis XIV, que l'on voit méditant près du Bain aux Chevaux dans les bâtiments d'intendance rêve d'établir sa propre cour à Sceaux. Il achète la Baronnie au duc de Tresmes et fait appel à Claude Perrault pour transformer le bâtiment. En qualité de Surintendant des Beaux-Arts, il suit de très près les travaux.



Colbert méditant près du Bain aux chevaux - coll. M. Henry

La gravure d'Israël Silvestre nous permet d'imaginer le château : un bâtiment central décoré d'une horloge, deux corps de logis moins élevés reliés à des pavillons d'angles commandant deux longues ailes en retour, terminées par des pavillons carrés dont celui de gauche contient la chapelle qui sera détruite en 1801.

Le ministre s'attache particulièrement à la décoration de cette chapelle. Il fait appel à Lebrun pour exécuter les fresques de la coupole, tâche que l'artiste remplira de façon éblouissante.

"Le baptême du Christ par Jean-Baptiste", groupe de marbre exécuté par J.B. Tuby, pour glorifier le patron de Sceaux : J.B. Colbert, aujourd'hui dans l'église St Jean-Baptiste, provient de cette chapelle.



Le Baptême du Christ, par Tuby - coll. M. Henry

Colbert, fondateur de l'Académie de France à Rome, sous la direction d'Errard et du Cavalier Bernin, est particulièrement sensible à la peinture. C'est d'ailleurs lui qui va permettre aux professeurs et aux élèves de pénétrer

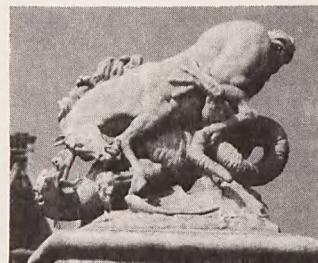
dans le Cabinet du Roi* pour y étudier les grands maîtres. Il décore la galerie qui mène de la chapelle à son cabinet de travail de tableaux de choix dont les Vertus d'après Raphaël*.



Portrait de Colbert, vers 1670 - M.I.d.F.

De cette époque subsiste la grille en fer forgé, initialement frappée aux armes de Colbert, remplacées au XIXe siècle par les initiales de Napoléon Mortier, duc de Trévis. Elle séparait l'avant-cour de la cour d'honneur et reliait les deux pavillons : celui de gauche réservé à la chapelle et celui de droite aux offices.

Au-dessus des douves sèches franchies par un pont dormant, deux groupes, aujourd'hui remplacés par des copies, illustrent encore les qualités majeures de Colbert : Intégrité et Fidélité ; le groupe de la licorne et du dragon, dû au ciseau délicat et sensible de Coysevox, le groupe du chien et du loup plus discutable par sa lourdeur et peut-être réalisé par le compagnon qui avait secondé Coysevox dans les grottes de la cascade : Raon.



La Licorne et le Dragon, par Coysevox - coll. M. Henry

Venu jusqu'à nous miraculeusement, le Pavillon de l'Aurore ainsi appelé non seulement parce qu'il est au Levant mais parce que Lebrun y a peint la déesse Aurore qui se laissait, dit-on, souvent devancer par le laborieux serviteur du Roi. Dans les fresques de Lebrun, la déesse Aurore abandonne Céphale sur son char attelé de deux coursiers fougueux ; une immense chauve-souris étend ses ailes, c'est la nuit qui s'enfuit à l'approche de l'aurore, tandis qu'une foule de démons s'échappe, incarnant nos cauchemars dans l'agitation de nos songes.



Plafond du Pavillon de l'Aurore, par Lebrun - coll. M. Henry

Le Pavillon de l'Aurore est conservé intact jusqu'en 1870, année où les Prussiens brûlent les boiseries, détruisent les carrelages, tirent des coups de feu dans la coupole !

Aujourd'hui les parterres ont remplacé le potager, le dallage a été refait, la coupole reprise, les peintures de Delobel* restaurées dans les salons latéraux : le bâtiment a retrouvé sa splendeur. Le mascarons de la fontaine anime même la façade.

En même temps que le pavillon de l'Aurore, se construit dans l'aile gauche du château la première Orangerie. C'est là que Colbert reçoit Louis XIV en 1677, réception fastueuse relatée dans le *Mercure Galant*, couronnée par un féérique feu d'artifice après la représentation de *Phèdre*.

Certes Colbert s'intéresse à la peinture, à l'architecture, mais l'ensemble sculpté qu'il fait exécuter pour Sceaux entre 1670 et 1690, est parfaitement homogène et original ; inspiré par celui de Versailles, et cette parenté s'explique par la personnalité des artistes choisis : Lebrun, Girardon, de Marsy, Tuby, Anguier, Coysevox ... mais adapté à la gloire du Surintendant des Bâtiments du Roi.

Par dessus tout, le parc requiert l'attention de Colbert. C'est à Le Nôtre, qui a créé les jardins de Vaux le Vicomte et a exécuté la merveille d'ordre, de proportion et de clarté qu'est le parc de Versailles, que Colbert pense pour Sceaux. Il le charge de la distribution des jardins, mais son instinct lui fait réaliser l'importance de l'eau pour la valorisation d'un parc. A cette époque, seuls, existaient un petit moulin et des réservoirs creusés de l'autre côté de la route de Versailles pour recueillir les eaux d'alimentation des bassins, sans éléments décoratifs. Il confie à Le Jongleur le soin de réfléchir au problème des canalisations, à Le Nôtre celui de préparer les plans des terre-pleins et des chutes ; petit à petit, tout un système de voûtes, d'aqueducs, de tuyaux reliés à l'étang du Plessis Piquet s'élabore ... Lebrun assurera le décor des bassins, Coysevox et Raon animeront cet étonnant ensemble que le cabinet des Dessins du Louvre nous permet de retrouver : un large escalier de pierre flanqué de deux terrasses, ponctué de petits amours en plomb jouant avec des dauphins qui jettent l'eau dans une nappe inférieure ; deux grottes en coquillage de chaque côté de l'escalier contenant deux figures de fleuves accompagnés de vasques en rocaille, des bassins intermédiaires encadrés de sable rouge et de gazon d'où montent des jets entrecroisés ... toute une rivière ruisselante qui se perd non plus dans la Mare Morte, mais dans l'incomparable octogone en un jet prodigieux.

On chercherait en vain, dans l'agencement des parterres les principaux épisodes du Songe de Polyphile, ce roman du XVe siècle qui permettait au jeune gentilhomme d'atteindre à travers mille épreuves la Joie de la Connaissance, encore lisible dans le parc de Versailles, mais rien ne nous interdit d'imaginer Louis XIV, en pèlerin royal, sur les pas de Colbert, admirant l'ensemble des cascades de Sceaux scintillant sous le soleil.

Les statues de la Magnificence et de la Gloire des Rois qui ornaient la demi-lune illustraient bien l'intérêt du

Roi pour le parc de Sceaux où il ne manquait jamais de s'arrêter à l'aller et au retour de Fontainebleau, comme nous le révèle le marquis de Dangeau dans ses mémoires ;

Colbert, en 1683, meurt à Sceaux et le domaine passe à son fils, le marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat à la marine. Formé à l'art italien, il exerce ses talents de futur collectionneur.

Au Palais Doria à Gènes (Champin, en 1850 cherchera à reprendre dans ses sépias très soignées les sources d'inspiration du marquis), dans les jardins du Belvédère, dans les palais romains, il songe à la future décoration du Parc de Sceaux. Dans sa "Relation de voyage en Italie", en 1671, le marquis de Seignelay répond aux instructions de son père en justifiant les thèmes iconographiques retenus : la Flore du Palais Farnèse, Apollon et Daphné du Bernin à la Villa Borghèse, Castor et Pollux qu'il fera copier pour orner les bassins, l'enlèvement de Proserpine et celui de la Sabine d'après Jean de Bologne à Florence ...

Il fait à son retour d'Italie remanier les parterres, disparaître le petit canal qu'il remplace par le grand parterre dessiné par François Leclerc, comme en témoigne la gravure de Rigaud, il fait creuser le grand canal que Colbert, plus économe, avait renoncé à entreprendre. Il aménage le long boulingrin bordé d'allées d'arbres jusqu'à la porte de Chatenay et de chaque côté de l'allée de Diane, il crée le bois de Pomone (gracieuse figure avec son panier de fruits inspiré des cartons de Lebrun), la salle des Rocailles avec son bassin en coquillage, et près du Château, la salle des Goulettes avec ses jeux d'eau qui deviendra la salle des Caprices de la duchesse du Maine ; à l'arrière, le Tapis Vert remontant vers la colline et prolongeant la perspective comme dans les jardins florentins ...

Il fait aménager pour sa femme, la marquise de Seignelay, (Catherine de Matignon), les appartements chinois et le Cabinet doré aux parquets et lambris en bois de senteur de Siam qui feront les délices de la duchesse du Maine.

Apothéose de son passage au Domaine : la construction de l'actuelle Orangerie par Jules Hardouin Mansart dont Girardon décore le fronton de l'aile Sud de deux amours aux ailes déployés personnifiant l'Eté et l'Automne.

Avec ses bossages aplatis, ses hautes fenêtres cintrées, ses pavillons peu saillants et ses frontons triangulaires, elle est un parfait exemple du style classique. L'intérieur forme un majestueux vaisseau voûté.

C'est dans cette Orangerie, garnie de tapisseries, sous des lustres ruisselants de lumière que se déroulera pour Louis XIV, en 1685, l'illustre spectacle de l'Idylle de Sceaux ou Idylle de la Paix, créé par Racine et Lulli pour la circonstance, après un banquet somptueux servi dans un décor embaumé de jasmin et d'oranger. Une gravure de Berain en a conservé le souvenir.

Le marquis de Seignelay meurt à Versailles en 1690 au sommet de sa gloire.

La famille du Maine

C'est le duc du Maine, fils de Louis XIV et de Madame de Montespan, légitimé en 1673, qui achète le Domaine grâce aux prodigalités du Roi. La duchesse du Maine, petite fille du Grand Condé, ravie de se voir éloignée de la tutelle de Madame de Maintenon à Versailles, se réjouit fort de cette acquisition. De très petite taille, peu avantagée physiquement selon le portrait brossé par la Princesse Palatine, elle est dévorée d'ambition et s'applique à créer avec le concours de Malézieu, un bel esprit mathématicien et poète sur lequel elle exercera sa tyrannie, une cour littéraire et scientifique composée de l'Abbé Genest, du Cardinal de Polignac, d'un vieux poète galant, le marquis de St Aulaire et de Rose Delaunay.

Rose Delaunay entre au service de la duchesse du Maine en 1711, en qualité de femme de chambre. Remarquée pour son esprit, elle est vite promue au rang de dame de compagnie. Son mariage avec le vieux et riche baron de Staal la hausse au grade de Dame d'honneur, tandis que son époux est promu Capitaine des Gardes Suisses. Ces nouvelles fonctions n'empêchent pas la nouvelle épouse de continuer à résider chez la Duchesse. Comme le disait avec malice Monsieur Panthier : "Rose Delaunay a séjourné à tous les étages du bâtiment et à tous les degrés de la hiérarchie ..."

Mêlée à la conspiration ourdie par sa maîtresse contre le Régent, (complot de Cellamare, ambassadeur de Philippe V d'Espagne en 1718), emprisonnée dix-huit mois

à la Bastille, elle revient à la cour de Sceaux en 1720 et assiste l'infatigable duchesse dans l'organisation des divertissements. Elle meurt en 1750, trois ans avant la duchesse du Maine et est inhumée dans le caveau ducal en l'église de Sceaux.

Ses Mémoires, parus en 1795, fourmillent d'anecdotes sur la Cour de Sceaux. Toutefois la baronne de Staal s'y montre peu bienveillante pour les familiers du château.

La duchesse du Maine règne sur ce joli monde au sein de l'ordre de "la Mouche à miel" qu'elle a créé pour assouvir ses caprices. Elle y exige des serments cocasses, des odes, des épigrammes. Chacun s'ingénie à s'y montrer spirituel. Le tableau de François de Troy, acquis en 1988 par le musée de l'Ile de France avec l'aide du Conseil Général et grâce à une souscription publique : "La leçon d'astronomie de la duchesse du Maine," illustre bien cette passion de l'astronomie alors très en faveur ; Malézieu y explique à la duchesse la position des planètes.



"La leçon d'astronomie de la duchesse du Maine", par de Troy - coll. M. Henry

A l'emplacement du moulin de Colbert, le duc et la duchesse font construire un pavillon de plaisance par Jacques de la Guêpière dans le jardin de la Ménagerie. L'urne de pierre élevée à la mémoire de Mar-la-min, le roi des animaux, chat préféré de la duchesse et les deux colonnes érigées en souvenir de ses serins existent encore dans le jardin.

La belle demi-lune ornée d'une grille qui donne encore accès au jardin est restituée dans une gravure de J.J. Champin au XIXe siècle, sous le titre "Entrée au Bal de Sceaux". En effet la rotonde du jardin de la Ménagerie abritait le bal rendu célèbre par Balzac.

Rappelons aussi que la duchesse du Maine a favorisé l'essor de la Manufacture de faïence, établie en 1735 dans la belle maison XVIIIe, face au Petit Château et que l'on peut toujours admirer aujourd'hui le bâtiment principal, 1 rue des Imbergères.



La Faïencerie, côté jardin - dessin de G. Garapon

Cette Manufacture connut des heures de gloire jusqu'à la Révolution.

Le jeune Arouet, qui n'est pas encore Monsieur de Voltaire, entre en scène à la cour de Sceaux où il a trouvé refuge, avec toute sa verve et son ironie. Il jette la seule note brillante dans cette triste période qui suit l'emprisonnement du duc et de la duchesse.

Le duc meurt en 1736 ; la duchesse s'éteint dans son hôtel de la rue de Varenne, aujourd'hui Musée Rodin, le 23 janvier 1753 à soixante-dix-sept ans, "la cour de Sceaux dispensait un parfum de charme autant que celle de Versailles distillait l'ennui" diront les contemporains qui ont eu le privilège de pratiquer les deux.

La dalle funéraire du duc, de la duchesse et du comte d'Eu est apposée sur un pilier de l'église Saint Jean - Baptiste. Les armes de la famille du Maine sont ainsi rappelées : un bâton péri en barre, signe de bâtardise pour le duc et un bâton péri en bande pour la duchesse.

Le duc de Penthièvre.

Au XVIII^e siècle, après être passé aux mains du prince des Dombes, vite usé par les excès, et du comte d'Eu tout adonné à la pêche et à la chasse, le domaine échoit au duc de Penthièvre, neveu du duc du Maine. A la tête d'une immense fortune, mais en plein désarroi après la mort de sa femme et de ses cinq enfants, il partage son temps entre Blois, Anet, Amboise, Vernon, Eu, Paris et Sceaux. Il n'aime pas beaucoup notre château; il essaie de le modifier en ajoutant une galerie extérieure sur la cour d'honneur. Il apporte sa note personnelle dans l'aménagement du parc, mais il respecte le dessin de Le Nôtre.



Le duc de Penthièvre, par Charpentier - M.I.d.F.

Le duc de Penthièvre compte comme gentilhomme en sa maison une des grandes gloires littéraire de Sceaux sous l'ancien régime, dont il se flatte d'être l'ami : le fabuliste Florian. Commandant de la garde nationale, au début de la révolution, celui-ci fut arrêté à Paris comme

suspect, emprisonné au Couvent de Port-Royal dont il sortira grâce à l'intervention de son ami Boissy d'Anglas ; il reviendra mourir à Sceaux en 1794, dans sa maison de la rue du Petit-Chemin qui porte une plaque à sa mémoire.

En saluant aujourd'hui son buste parmi ceux des Félibres, groupés près de l'église Saint Jean-Baptiste , souvenons-nous que seule la tombe de Florian existe bien dans ce jardin, transportée là sous la monarchie de Juillet, après le transfert de l'ancien cimetière. Louis-Philippe et sa soeur ont participé à la souscription ouverte pour la réalisation de ce buste, par fidélité à leur grand-père, le duc de Penthièvre, protecteur de Florian.



Buste de Florian, au Jardin des Félibres

C'est aussi au temps du duc de Penthièvre que le citoyen Palloy, entrepreneur en bâtiment, exalté démolisseur de la Bastille, organise des fêtes patriotiques. Sa maison, construite avec des pierres de la forteresse, existe encore rue des Imbergères.

Le duc de Penthièvre, un des plus nobles personnages du XVIII^e siècle, meurt en 1793 entouré d'estime. De sa retraite du château de Bizy, il avait accordé aux scéens la liberté de se promener dans le parc que fréquentaient volontiers Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, filles de Louis XV.

La duchesse d'Orléans, sa fille, hérite du Domaine mais n'y fera qu'un court séjour.

La Révolution.

Par le décret du 5 mai 1794, la Convention y installa une école d'agriculture après l'avoir confisqué comme bien national. On tente de faire pousser du tabac, on amène des buffles, des taureaux, des moutons sur le "Tapis vert". Les plombs des toitures sont convertis en balles, les livres de la bibliothèque en cartouches. La plupart des statues sont dispersées. L'Hercule de Puget part au Louvre, les Vases sur les grilles des Tuileries. Le Pavillon de la duchesse du Maine au Jardin de la Ménagerie est détruit.



Un négociant de Saint-Malo nommé Lecomte achète le château et le fait raser étant donné son état de délabrement. Mais la chapelle est encore préservée. Il achète aussi le Petit Château qui avait été réuni par Colbert au Domaine, avait servi de siège à la justice seigneuriale et abrité les enfants de la Duchesse du Maine. Lecomte respecte la jolie pièce d'eau où rêve encore aujourd'hui la "Nymphé à la chèvre" , groupe sculpté d'après Julien.

"La nymphé à la chèvre", d'après Julien - coll. M. Henry

Le jardin de la ménagerie, qui risquait de subir le même sort, est racheté par un groupe de scéens qui crée en 1799 la "Société propriétaire du jardin et des eaux" , chargée de conserver le jardin et d'exploiter l'étang Colbert du Plessis-Piquet et les conduites d'eau qui en dépendent.

La famille Trévisé.

En 1825, la fille de Lecomte épouse le fils du Général Mortier, duc de Trévisé. Les nouveaux propriétaires font replanter le parc, redessiner les allées et en 1856, font appel à l'architecte Lesoufaché pour reconstruire un château de brique et de pierre qui ne répond malheureusement plus à l'harmonie du parc imaginée par Le Nôtre.

Le duc de Trévisé meurt en 1869. Son fils, le marquis, lui succède à la tête du domaine. Ami des artistes, il suit et appuie leur carrière. La marquise est très aimée des habitants de Sceaux et a laissé des souvenirs vivants dans la mémoire des scéens de vieille souche. Une restriction toutefois : le Parc ouvert à la population sous l'Ancien Régime se referme, et après la mort du marquis en 1902, son entretien est abandonné.

Les élèves du Lycée Lakanal plongent leurs regards derrière les hauts murs de ce domaine rendu mystérieux par la végétation foisonnante. Alain-Fournier y puise, dit-on, l'inspiration du domaine perdu du Grand Meaulnes.

Pendant la guerre de 1914, le domaine est à l'abandon. Le Ministère de la guerre en loue quelques hectares à la marquise de Trévisé, usufruitière du Domaine, pour installer des étables à bestiaux pour l'intendance. Les vaches paissent l'herbe de la grande prairie qui s'étend au-delà de l'allée d'Honneur.

Après la guerre, le domaine est convoité par les lotisseurs. En 1923 le Conseil Général de la Seine l'achète à la fille de la marquise de Trévisé, la princesse de Faucigny-Cystria...Mais pour réunir les fonds nécessaires à sa remise en état, il doit lotir les abords du domaine. Petit à petit, le parc reprend forme.

En 1930, le Pavillon de Hanovre, construit par Chevotet pour le Maréchal de Richelieu, ainsi nommé par les parisiens en souvenir de la campagne du Maréchal, glorieuse mais fructueuse en rapines, quitte le boulevard des Italiens pour prendre place dans le Parc de Sceaux. On s'attaque au nettoyage du grand canal. On le borde d'une double haie de peupliers. On le rend accessible au public qui va pouvoir jouir de ce vallon, égayé par ce long ruban d'eau dans ses harmonieuses lignes louis-quatorzièmes.

Gardet pose ses Cerfs au bords de l'Octogone. On

remet la grille Napoléon III, qui fermait le bois de Boulogne à la porte Dauphine, à la sortie de la Grenouillère. On décide de recréer le buffet d'eau des cascades ; on plaque à cet effet les mascarons de Rodin. On propose les grandes eaux de Pâques à Octobre, tous les dimanches après-midi.

En 1937, le musée de l'Ile de France ouvre ses portes. Il faudra toute l'énergie et la compétence de ses conservateurs, René Héron de Villefosse et Georges Poisson, pour effacer les déprédations causées par le passage des Allemands et des Américains durant la dernière Guerre et faire de cette maison un musée régional destiné à retracer l'histoire et l'évolution de l'Ile de France en même temps qu'un centre de documentation sans cesse enrichi.

En 1962, le groupe de Martin Desjardins, les Nations soumises, qui ornaient le socle de la statue de Louis XIV place des Victoires à Paris, est remonté dans le bosquet du Caprice.



"Les Nations soumises", de Martin Desjardins - coll. M. Henry

Il est dommage que les statues dispersées au moment de la Révolution mais répertoriées et encore existantes, n'aient pu toutes être rendues à leur primitive destination ; elles auraient aidé à faire revivre plus complètement l'oeuvre de Le Nôtre.

Alors que le parc de Versailles atteint un état de vétusté très inquiétant, nous pouvons nous réjouir que le parc de Sceaux, certes plus modeste, ait fait l'objet d'une

remise en valeur permanente ; nous réjouir aussi de voir revivre au Musée l'histoire des grands hommes et des grands domaines de ce coin d' Ile de France, dans un écrin de verdure de tradition purement française.

En conclusion, nous avons le devoir de rappeler l'initiative intelligente du maire de l'époque, Monsieur Bergeret de Frouville qui, en 1919, grâce à une exposition de gravures, d'estampes et de photographies, avait su alerter l'opinion publique et les personnes susceptibles de s'intéresser à la conservation du site. Cette démarche permit au Domaine, propriété successive des Potier de Gesvres, de Colbert, de Seignelay, de la famille du Maine, des Penthièvre et des Trévisse, de devenir définitivement celle du Département de la Seine.

Micheline HENRY

Notes

*Cabinet du Roi : entité qui désigne l'accès aux collections privées du Roi. On sait que l'offrande d'oeuvres d'art était considérée comme un des moyens diplomatiques les plus habiles pour conquérir les bonnes grâces du Souverain. Louis XIV avait acquis une partie des tableaux de Mazarin, en particulier la Collection Jabach, venue de Charles 1er d'Angleterre.

*Les Vertus d'après Raphaël : il s'agit des figures féminines peintes en fresque dans la lunette supérieure de la voûte de la chambre de la Signature au Vatican : la Force, portant la branche de chêne en relation avec le nom du Pape Jules II (della Rovere) la Tempérance, la Prudence, la Justice, reliées par des génies ailés, eux mêmes allégories des Vertus théologiques : la Charité, l'Espérance et la Foi, peintes par Raphaël sous forme de médaillons en camaïeu gris pâle.

*Nicolas DELOBEL (1693-1763) : peintre ordinaire du Roi, connu comme peintre d'histoire, de genre et de portraits. Disciple de Louis de Boulone, il avait été reçu 2e prix au Concours de Rome en 1717, et académicien en 1734.

S'inspirant des allégories mises en action dans le divertissement de la cinquième nuit de Sceaux, joué au Pavillon de l'Aurore en 1715, Nicolas Delobel avait exécuté en 1751 les plafonds latéraux du dit Pavillon de l'Aurore, représentant la Duchesse du Maine en Pomone se faisant dévoiler l'avenir par Vertumne et en Flore couronnée par Zéphyr. (cf. article de Georges Poisson paru dans la brochure éditée pour la réouverture du Pavillon de l'Aurore)

Dans le cours de cette causerie, Micheline Henry a cité des travaux et recherches de nos membres, publiés dans le bulletin des Amis de Sceaux dont voici les références :

Combarnous, Jacqueline

- Contribution à l'histoire de Sceaux à travers ses vieux arbres. 6 - 1989, p.3

Copel, Diane

- La Manufacture de faïence et porcelaine de Sceaux. 4 - 1987, p.6

Henry, Micheline

- Colbert à la Monnaie. 2 - 1985, p.101

- Champin - numéro spécial -

Lemaître, Renée

- Alain-Fournier au lycée Lakanal. 3 - 1986, p.79

- Catalogue du Bal de Sceaux

Mourgues, Jacques

- Les grands hommes du jardin des Félibres. 6 - 1989, p.34

Petit, Françoise

- Les métiers exercés à Sceaux au XVIIIe siècle : le château, la manufacture, le village. 3 - 1986, p.3 et 5 - 1988, p.36

Pila, Thérèse

- Florian à Sceaux. 5 - 1988, p.18

Pomeau, René

- Voltaire et Sceaux. 6 - 1989, p.27

Rambaud, Jacqueline

- La Société propriétaire du jardin et des eaux de Sceaux. 1 - 1984, p.5 et 2 - 1985, p.6

Autres sources :

Catheu, Françoise de

- Le décor de l'ancien parc de Sceaux.

Bulletin des Amis de Sceaux 1937

Huart, Suzanne d'

- Le duc de Penthièvre

Bulletin des Amis de Sceaux. 2 - 1985, p.89

Poisson, Georges

- Histoire et histoires de Sceaux

RAPPORT D'ACTIVITES DES AMIS DE SCEAUX

1990

Assemblée générale du 9 mars 1991

La douzième Assemblée générale de notre Association a eu lieu dans la salle d'exposition de la Bibliothèque municipale, mise aimablement à notre disposition, non loin de la salle du Fonds local où les Amis de Sceaux tiennent une permanence.

Une nombreuse assistance parmi laquelle Monsieur le Maire et plusieurs maires adjoints et conseillers municipaux, Monsieur Guldner et Madame Lemaître membres d'honneur de notre Association, et de nouveaux adhérents, manifesta ainsi un soutien et un encouragement précieux pour notre Société d'histoire locale.

Le Bulletin

Au risque de se répéter, il faut en souligner l'importance parmi les activités de notre Association.

Outre les visites et les conférences que nous organisons, c'est à l'élaboration du Bulletin que nous consacrons une grande partie de notre temps et de nos efforts.

Lors de la dernière Assemblée générale de la Fédération des Sociétés historiques de Paris et de l'Ile de France, son président insista à ce sujet :

"Mettre tout en oeuvre pour assurer au minimum un bulletin annuel ... le bulletin est un lien indispensable pour une Société ...".

Cet objectif a été réalisé jusqu'ici par les Amis de Sceaux, non seulement depuis leur renaissance en 1979, mais déjà avant guerre, de 1924 à 1938, où leurs prédécesseurs ont laissé de remarquables travaux que l'on a toujours grand intérêt à relire.

Nous pouvons vous assurer que c'est au prix d'un long et patient travail, de la part du chercheur, d'abord et surtout, puis de ceux qui en assurent la réalisation matérielle.

Après deux ans d'interruption, nous avons pu à nouveau confier l'impression de notre Bulletin à la M.J.C.

C'est Viviane Monvoisin, secrétaire à la Bibliothèque (poste qu'elle a malheureusement quitté) qui en a assuré la composition, et Gilbert Andriamahaleo, la mise en pages et l'impression (nous devons louer son savoir-faire, sa patience et surtout le respect des délais)

Tous les adhérents ayant cotisé en 1990 y ont droit ; on peut aussi se le procurer au prix de 60 F.

Une remarque est à faire : il y a un décalage dans le temps, peu satisfaisant pour l'esprit, qui a peu d'importance pour les articles de fond. Mais par exemple, ce rapport d'activités de l'année 1990, lu lors de l'Assemblée générale du 9 mars 1991, ne paraîtra que dans le prochain Bulletin, en mars 1992 ...

Après discussion au sein de notre Conseil d'Administration, nous avons conclu que cela faisait partie de la vie de l'Association, qu'il fallait en garder la mémoire et ne pas le dissocier du corps du Bulletin.

Ce n°7 débute par un court article de Geneviève Lacour : elle y relate ses "souvenirs" lors des obsèques de Pierre et Marie Curie.

Ces "flashes" sur un évènement du passé, vécu par un scéen, sont très appréciés dans notre Bulletin.

Puis Geneviève Lacour (qui fut pharmacien, rappelons-le, durant cinquante ans à Sceaux, et aussi conseillère municipale) enchaîne avec un article de fond, sur l'histoire de la médecine et de la pharmacie à Sceaux, depuis leurs débuts. Elle a mené son enquête un peu partout, consultant entre autres les listes d'enregistrement des diplômés à la Préfecture de Police. Elle remonte jusqu'en 1826 pour les pharmaciens.

Le Bulletin se poursuit avec le très instructif (et enrichissant pour nos archives) historique de la première rue piétonne à Sceaux dont M. Erwin Guldner, maire de notre ville à l'époque, fut l'initiateur avec les membres de son conseil municipal. C'est lui-même qui relate les péripéties inhérentes à ce genre d'entreprise téméraire.

Mme Renée Lemaître évoque enfin l'évènement que fut le retour des cloches à Sceaux et leur bénédiction en juin 1989, avec la note poétique apportée pour la circonstance par Mme Denise Laborde.

Nos activités en 1990

Ce fut en grande partie la préparation de l'exposition "Le Salon imaginaire de César Franck" en collaboration avec la Bibliothèque municipale, en juin 1990.

La municipalité avait proposé aux Associations le thème de la musique, et nous avons choisi d'évoquer le père de Georges Franck, scén, professeur au Lycée Lakanal et reposant en notre cimetière. Nous sommes partis en quête de documents visuels, à la Bibliothèque musicale Gustave Mahler, à la Schola Cantorum et auprès de la famille Chopi, descendante de César Franck. Absorbés par le montage de cette exposition dont il nous a semblé qu'était assez bien restituée l'atmosphère de salon imaginaire, nous avons négligé la "publicité" et regretté que si peu de visiteurs soient venus ...

En novembre dernier, Mme Renée Lemaître venait nous présenter son livre "Drôles de bibliothèques" avec le co-auteur de cet ouvrage, Mme Anne-Marie Chaintreau. Là aussi, un public trop peu nombreux mais vivement intéressé et une ambiance sympathique de cénacle.

Nous avons convié nos membres à visiter ensemble deux expositions très intéressantes en décembre :

L'une, à l'Orangerie de Sceaux, sur le thème : les dessins du Musée, consacrés aux jardins du XVIIIème s., et où fut exposé le fabuleux transparent de Carmontelle.

L'autre, à la Vallée aux loups, sur Madame de Chateaubriand, dans la maison même où elle vécut de 1807 à 1818.

Rapports avec les autres Associations

Nous sommes affiliés à la *Fédération des Sociétés historiques de Paris et d'Ile de France* (Comme douze autres associations dans les Hauts-de-Seine).

Le thème du prochain colloque prévu en 1992 est : "le fleuve et les voies d'eau en Ile de France".

Avec l'Association "*Rencontres d'Aulnay*" à Chatenay-Malabry nous entretenons des liens étroits, et invitons régulièrement nos

membres à ses manifestations.

Le *Syndicat d'Initiative* nous demande de faire visiter à des groupes, le Vieux Sceaux, selon l'itinéraire que nous avons mis au point.

Une heureuse collaboration s'est établie entre le *Musée de l'Île-de-France* et notre Association, et nous avons la chance d'avoir un de ses Conservateurs au sein de notre Conseil d'Administration ; nous avons de fructueux contacts avec son Centre de Documentation.

Une nouvelle Association s'est créée à Antony : l'*Atelier-musée du pays d'Antony*. Deux de ses animateurs sont venus nous en informer et nous font même l'honneur d'assister à cette Assemblée générale. Nos adhérents se souviennent de l'intéressante visite du Vieil Antony, il y a deux ans. Les Amis de Sceaux privilégient les relations et échanges avec les sociétés historiques et culturelles des communes avoisinantes.

Nos projets

D'abord le Bulletin n°8, à paraître en mars 1992 ...

Le classement de nos documents iconographiques : cartes et plans, gravures, photos anciennes et vieilles cartes postales etc ... pourra être entrepris si les finances le permettent : le recours à la compétence d'un documentaliste étant nécessaire.

Le fonds local possède des richesses qui ne peuvent être exploitées, faute de ce classement indispensable.

La Mémoire orale

Depuis longtemps nous souhaitons recueillir auprès de personnes habitant Sceaux des témoignages précieux sur le passé de notre ville, grâce à des interviews qu'elles accepteraient d'accorder. Cela demande du temps, de la délicatesse et le respect de la vie privée.

C'est une autre façon "d'écrire" l'histoire, à la source même de ceux qui l'ont vécue à travers tel ou tel événement peu éloigné encore, mais qui risquerait d'être oublié à jamais.

Une équipe se met en place dans cette perspective.

Visites et conférences

Deux grandes expositions auront lieu à l'Orangerie de Sceaux cette année 1991.

Pour chacune d'elles, une visite guidée par les responsables de ces manifestations, sera proposée à nos adhérents.

La première, en mai-juin, sur le grand photographe du début du siècle, Atget, sera commentée par Mme Marianne de Meyenbourg, bibliothécaire au Centre de Documentation du Musée de l'Ile de France.

La deuxième, en novembre, sur le thème des "peintres de la Seine en Ile de France" par Mme Sylvie Osorio, conservateur au Musée de l'Ile de France.

Nous prévoyons une conférence en Automne, sur l'Enseignement féminin à Sceaux : le Cours Florian puis le Lycée Marie Curie.

Les Dons

Tout document pouvant enrichir le fonds local est très apprécié. Nous en avons reçu plusieurs, en particulier de précieux papiers dont le propriétaire a voulu garder l'anonymat.

A tous les donateurs, merci.

Vie de l'Association

Nous avons hélas des disparitions à déplorer : Mme Colette Meuvret, dont un article dans ce Bulletin même évoque la mémoire. M. Jean-Pierre Petit, ancien Conseiller municipal. Mme Matthieu, à Sceaux depuis le début du siècle et dont le fils fait partie de notre Association.

La maman de notre Secrétaire Générale, Thérèse Pila.

A toutes leurs familles nous renouvelons notre sympathie.

Distinction

Martine Grigaut, auteur d'un article dans notre Bulletin n°1 "La Rive gauche, un journal de la Banlieue Sud" a été reçue au concours d' Agrégation d'Histoire.



Promenade dans le temps ... au Domaine de Sceaux

Tel est le sujet de la causerie que Mme Micheline Henry, Diplômée de l'Ecole du Louvre et conférencière agréée auprès du Ministère du Tourisme, nous propose pour clore cette Assemblée Générale.

Françoise PETIT



**En souvenir de Madame Paul Grivois (1901-1991)
et de Paul Grivois (1892-1982)**

Catherine Grivois nous a quittés le 30 mars 1991 ; elle était l'épouse de Paul Grivois qui fut vice-président des Amis de Sceaux après la guerre.

Depuis plus de quinze ans elle ne sortait plus de sa maison du 7 boulevard Colbert à la suite d'une mauvaise fracture de la hanche, mais sa famille et ses nombreux amis trouvaient auprès d'elle le rayonnement du foyer riche en culture artistique et musicale qu'elle avait su créer.

Fille du Docteur François Arnaud, directeur de la clinique psychiatrique de Vanves entourée d'un parc de 17 hectares (1), elle y avait eu une jeunesse heureuse avec ses cinq soeurs et son frère. Les études musicales tinrent une grande place dans son éducation et firent d'elle une excellente pianiste et une chanteuse à la belle voix de soprano dramatique. Après son mariage avec Paul Grivois, la famille vient s'installer à Sceaux en 1934 avec deux enfants, Marie et Henri, auxquels vinrent bientôt s'ajouter Jacqueline et Jean-Pierre.

Paul Grivois dirigeait une entreprise de fabrication de vitrines pour musées et expositions (2) ; c'était un homme d'une grande culture artistique et littéraire. Il s'intéressa vite à l'histoire de Sceaux comme en témoigne la charmante conférence qu'il fit en 1937 "**Sceaux, petite ville heureuse et paisible à travers l'histoire**"(3). Le texte est dédié à "M. Henri Lemaitre qui m'a fait aimer Sceaux", mon père étant alors le président des **Amis de Sceaux**. Après la guerre, en 1948, il fait une autre conférence : **Le Bal de Sceaux (Histoire du Petit Parc)** en s'inspirant de la conférence d'Henri Lemaitre sur ce sujet en 1945 (3). Cette fois le texte est dédié "A la mémoire d'Henri Lemaitre" décédé en 1946.

L'histoire du **Petit Parc** comme on nommait alors le jardin de la ménagerie lui tenait d'autant plus à coeur qu'il avait lutté avec mon père pour faire racheter ce jardin par le Département à la **Société propriétaire du jardin et des Eaux de Sceaux** (4), fondée en 1799, qui ne pouvait plus l'entretenir. Cet achat fut réalisé en 1948. Il est intéressant de rappeler que les propriétaires d'actions de cette Société avaient le privilège de posséder une clef du jardin. C'est ainsi que la famille Grivois aimait à passer les soirées d'été

— Promenade dans le temps — au Domaine de Soaux —



Madame Grivois et ses enfants en 1947



Monsieur Paul Grivois

sous les ombrages du **Petit Parc** dans lequel ils pouvaient pénétrer par la petite porte qui faisait alors face à leur maison. Le Boulevard Colbert, avant d'être élargi et prolongé d'un côté jusqu' au Lycée Lakanal, de l'autre par l'avenue de Camberwell, était alors si calme que Jacqueline Grivois (maintenant Mme Blanchy) se souvient d'y avoir joué à la marelle avec ses frères et soeurs ! Heureux temps où le piano à queue du salon (le même qui fut prêté en 1990 par Mme Grivois aux Amis de Sceaux pour l'exposition "Le Salon imaginaire de César Franck" était le centre de vie de cette famille qu'une mère remarquable avait su initier à la musique dès l'enfance.

Les Amis de Sceaux conserveront toujours le souvenir de ce qu' apporta cette famille à la vie culturelle de Sceaux grâce au don exceptionnel d'une série de gravures du Domaine de Sceaux datant des XVIIe et XVIIIe siècles (Israël Sylvestre, Perelle, Rigaud...). Ces estampes font l'objet d'une exposition en mars et avril 1992 à la Bibliothèque municipale de Sceaux.

- (1) Devenu maintenant le jardin public de Vanves
- (2) Dirigée en suite par sa fille Marie, puis actuellement par son fils Jean-Pierre
- (3) Le texte de cette conférence peut être consulté au siège des Amis de Sceaux
- (4) Voir les articles de Jacqueline Rambaud sur cette Société dans le Bulletin des Amis de Sceaux n°1 (1984) et 2 (1985). et le catalogue de l'exposition de 1981 Histoire du Bal de Sceaux.

Renée Lemaitre

Monsieur Michel Philippart

Monsieur Michel Philippart, victime d'un accident de la circulation sur la N20 à Bourg-la-Reine est décédé le 11 juin 1991.

Inscrit avec son épouse dès la reprise des travaux de notre association, il participait souvent à nos visites et à nos réunions, avec toujours le même sourire à la fois réservé et accueillant.

Que Monique Philippart trouve ici le témoignage de notre profonde sympathie.

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Extrait des statuts

ARTICLE II

La Société Les Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents témoignages, souvenirs concernant le ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc ... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrements, reproductions, etc ...

ISSN / 0758 - 8151

Directrice de publication : Françoise Petit

Impression : Maison des Jeunes et de la Culture

21 rue des Ecoles

92330 SCEAUX

Bulletin d'adhésion aux Amis de Sceaux

Bibliothèque Municipale, 7 rue Honoré de Balzac - 92330 SCEAUX

NOM :

Prénom :

Adresse :

Tél :

Profession :

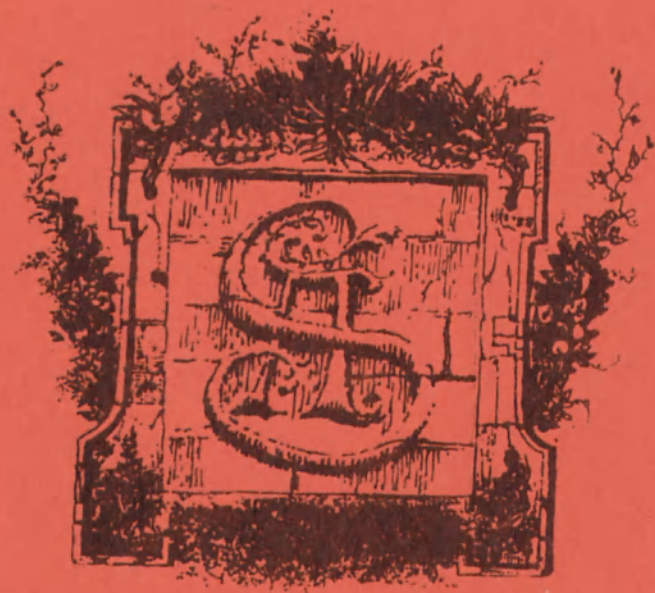
**Membre actif 80 F
120 F**

**Membre bienfaiteur
à partir de 150 F**

Facultatif :

- Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale
- Peut communiquer des documents ou répondre à une interview

**OUI NON
OUI NON**



NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .